NOUVELLES SOURCES

DE

MOÏSE DE KHOREN.

NOUVELLES SOURCES

DE

MOÏSE DE KHOREN

ÉTUDES CRITIQUES

PAR

A. CARRIÈRE

PROFESSEUR À L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
DIRECTEUR-ADJOINT À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



VIENNE

IMPRIMERIE DES MEKHITHARISTES

1893.

Les pages qui suivent n'ont nullement la prétention d'offrir une étude complète, bien ordonnée, arrondie sur une ou plusieurs des sources de l'historien Moïse de Khoren. Ce sont de simples articles de journal auxquels la Revue mensuelle ([illegible]) de Vienne a bien voulu accorder l'hospitalité, et qui paraissent aujourd'hui sous cette nouvelle forme sans avoir subi de changements. Je n'ai point effacé quelques répétitions; j'ai même laissé subsister dans le premier article des affirmations qui ne cadrent guère avec les résultats ultérieurement acquis. Il m'a semblé qu'il y avait un certain avantage à faire passer le lecteur par le chemin que j'ai moi-même parcouru. J'étais en effet loin de soupçonner, au début de mes recherches, jusqu'où elles allaient me conduire. Ma manière de voir s'est modifiée à mesure que de nouveaux moyens d'information ont été mis à ma disposition, et je suis finalement arrivé à des conclusions dont l'importance, — je dirais volontiers la gravité, — n'échappera à aucun arméniste.

NOUVELLES SOURCES

DE

MOÏSE DE KHOREN.

NOUVELLES SOURCES

DE

MOÏSE DE KHOREN

ETUDES CRITIQUES

PAR

A. ÇARRIÈRE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



VIENNE

IMPRIMERIE DES MECHITHARISTES

1893.

sont empruntés provient d'un original latin. En effet, le document que nous avons transcrit est une partie de la *Vita beati Silvestri Romae episcopi*, écrite d'abord en latin, puis traduite en grec et publiée sous cette forme dans le recueil de Combefis. *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi*, Parisiis, 1660, in 8°, p. 258 sv.

Ce fait d'un emprunt de Moïse de Khoren à la *Vita Silvestri* (ou *Acta Silvestri*) est d'une grande importance au point de vue de la date de la composition de son histoire. D'après les savantes recherches de mon éminent collègue M. l'abbé Duchesne (*Le Liber pontificalis*, texte, introduction et commentaire, t. I, p. CIX et sv.), la rédaction du texte latin de la *Vita Silvestri* ne peut pas être antérieure aux dernières années du V[e] siècle: la traduction grecque daterait donc au plus tôt des premières années du VI[e] siècle. Il faudrait alors abandonner la date traditionnelle et faire descendre la composition de l'*Histoire d'Arménie* jusqu'au VI[e] siècle. Nous ne pouvons songer à une interpolation du morceau qui trahit trop bien la manière et le style de Moïse de Khoren.

Le chap. 88 du livre II contient également des erreurs historiques qui s'expliquent par des emprunts faits à une autre source hagiographique, les *Actes de S. Basilée d'Amasie* (chez Surius)[1]. C'est là que l'historien arménien aurait pris que Licinius était un subordonné de Constantin, ce qui est inexact; que S. Basilée

---

[1] cf. Goerres, *Krit. Untersuchungen über die Licinianische Christenverfolgung*. Jena, 1875.

avait subi le martyre à l'occasion des faits relatés dans la légende de sainte Glaphyra: que Licinius avait été exilé en Gaule, etc. Malheureusement les Acta Basilei ne nous ont été transmis que dans une traduction latine assez récente, et le texte grec, à ma connaissance du moins, n'a pas encore été publié[1]. Ils n'ont été l'objet d'aucune recherche critique qui permette de fixer la date de la première composition, et ne peuvent donc nous être d'aucune utilité pour la détermination de la date de Moïse de Khoren. Mais ce qu'il faut repousser absolument, c'est l'hypothèse de Goerres, d'après laquelle le livre de Moïse aurait servi de source au rédacteur des Actes de S. Basilée d'Amasie.

Je répète en terminant ce que j'ai déjà dit. Je n'ai eu nullement la prétention de traiter à fond toutes les difficultés qui peuvent être soulevées par les rapprochements que je viens de mettre sous les yeux du lecteur. Je le ferai peut-être un jour. Mais aujourd'hui mon ambition se borne à poser nettement la question. Je serais heureux si je pouvais attirer d'autres arménisants sur une voie qui promet de conduire à des résultats fructueux.

Paris, le 11 juillet 1892.

---

[1] [Le lecteur verra plus loin combien j'étais alors mal informé. J'écrivais après une lecture rapide du livre de Goerres qui ne cite les Actes de S. Basilée que d'après le latin de Surius. J'en avais conclu que le texte grec n'était pas imprimé. C'est une savante lettre du P. J. Dashian qui m'a révélé mon erreur et fait connaître la publication de ce texte dans les Acta Sanctorum.]

Les pages qui suivent n'ont nullement la prétention d'offrir une étude complète, bien ordonnée, arrondie sur une ou plusieurs des sources de l'historien Moïse de Khoren. Ce sont de simples articles de journal, auxquels la Revue mensuelle (Հանդէս Ամսօրեայ) de Vienne a bien voulu accorder l'hospitalité, et qui paraissent aujourd'hui sous cette nouvelle forme sans avoir subi de changements. Je n'ai point effacé quelques répétitions; j'ai même laissé subsister dans le premier article des affirmations qui ne cadrent guère avec les résultats ultérieurement acquis. Il m'a semblé qu'il y avait un certain avantage à faire passer le lecteur par le chemin que j'ai moi-même parcouru. J'étais en effet loin de soupçonner, au début de mes recherches, jusqu'où elles allaient me conduire. Ma manière de voir s'est modifiée à mesure que de nouveaux moyens d'information ont été mis à ma disposition, et je suis finalement arrivé à des conclusions dont l'importance, — je dirais volontiers la gravité, — n'échappera à aucun arménisant.

Il y a deux ans, lorsque j'écrivais mon essai sur Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales, je croyais encore, après une étude sérieuse du problème, pouvoir fixer entre 460 et 480 l'époque de la composition de l'Histoire d'Arménie. C'était à peu près l'opinion traditionnelle. Peu de temps après, je reconnus dans cet ouvrage la traduction littérale d'un passage emprunté à la Vie de S. Silvestre, dont la version grecque date des dernières années du Ve siècle ou des premières du VIe. Il ne me fut donc plus permis, à partir de ce moment, de regarder Moïse de Khoren comme un auteur du Ve siècle. Mais je m'étais trompé en admettant que Moïse avait traduit du grec le passage en question. J'eus bientôt l'occasion de constater qu'il s'était borné à transcrire une version arménienne déjà existante de ce même document. La composition de l'Histoire d'Arménie descendait donc de plein droit de quelques années de plus dans le VIe siècle.

Je ne devais pas m'arrêter là. Cette version arménienne de la Vie de S. Silvestre se trouvait en tête des manuscrits d'une traduction arménienne de l'Histoire ecclésiastique de Socrate, datée elle-même des dernières années du VIIe siècle. Je croyais si peu qu'il fût possible d'abaisser jusqu' à cette date

la composition de l'Histoire d'Arménie, que je négligeai d'étudier l'Histoire de Socrate, lorsque j'en avais, à Venise, le manuscrit entre les mains; je ne m'occupai que de la Vie de S. Silvestre. Plus tard seulement quelques indices me donnèrent lieu de supposer que Moïse de Khoren avait dû utiliser en même temps les deux écrits, et l'étude de plusieurs passages importants de Socrate, obligeamment communiqués par le P. N. Sarkisian, confirma pleinement mon hypothèse. La traduction arménienne de Socrate devant maintenant être rangée au nombre des sources de Moïse de Khoren, la date de cette traduction emporte nécessairement avec elle celle de la composition de l'Histoire d'Arménie, qui ne peut être antérieure au VIII[e] siècle.

Les divers articles reproduits dans le présent opuscule sont consacrés à exposer les phases successives de mes recherches.

Le dernier, Moïse de Khoren et l'origine des Parthes, bien que tout à fait indépendant de ceux qui le précédent, n'en appartient pas moins au même ordre d'investigations. C'est également un chapitre de la critique des sources de Moïse de Khoren.

A. C.

Paris, le 10 Mai 1893.

Nouvelles sources

de Moïse de Khoren.

I.

On a déjà beaucoup écrit sur les sources dont s'est servi Moïse de Khoren, et cependant la question est loin d'être épuisée. Il y aurait même un grand intérêt à reprendre de nouveau tout ce qui a été fait. Ce n'est pas ce que nous voulons essayer aujourd'hui. Laissant de côté ce qui a été dit jusqu'à présent, notre but est d'attirer l'attention des arménisants sur toute une classe de documents jusqu'ici trop négligés, et qui nous paraissent avoir été utilisés par Moïse de Khoren beaucoup plus qu'il ne semble au premier abord. Nous voulons parler des documents hagiographiques, Vies de saints, Actes de martyrs, etc., dont nous allons montrer par un exemple décisif que Moïse a fait usage, et où il faudrait probablement chercher l'origine d'un grand nombre des erreurs qu'il commet sur l'histoire romaine.

Le chap. 83 du livre II, par exemple, nous montre un historien bien mal informé. Il n'y a pas un mot d'exact dans ce qui est dit du mariage de Constantin avec Maximina, fille de Dioclétien, et les circonstances dans lesquelles se serait accomplie la conversion de

cet empereur au christianisme, non-seulement sont en contradiction complète avec tout ce que nous savons d'ailleurs, mais encore trahissent un caractère légendaire évident. Les sources d'information de Moïse étaient donc défectueuses. Or, pour une partie du moins de ce chap. 83, nous avons découvert le document qu'il avait sous les yeux. Que l'on compare son récit avec l'original grec que nous mettons en regard, et on n'hésitera nullement à reconnaître que le texte arménien est tantôt littéralement traduit, tantôt abrégé du grec.

Κωνσταντῖνος τοίνυν Μαξιμίναν τὴν Διοκλητιανοῦ τοῦ βασιλέως θυγατέρα ἔχων γυναῖκα, καὶ πολλοὺς τῶν Χριστιανῶν ἀνελῶν, ἐλεφαντικῇ λέπρᾳ καθ' ὅλου τοῦ σώματος πληγεὶς ἐτραυματίσθη. Τούτῳ ὁπηνίκα οἱ μάγοι οἱ λεγόμενοι Ἀρίολοι, καὶ οἱ ἐπάοιδοι, καὶ οἱ Μαρσικοὶ ἰατροί, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ οἱ ἐκ Περσίδος ἀχθέντες ἔμπειροι τῆς ἰατρικῆς ἐπιστήμης, οὐδὲν ἠδυνήθησαν συμβαλέσθαι αὐτῷ· ἀνεφάνησαν δέ τινες ἱερεῖς τοῦ Καπετωλίου λέγοντες· Ὀφείλει γενέσθαι κόλυ[μ]βος, ἤγουν κολυμβήθρα ἐν τῷ Καπετωλίῳ,	*Բայց յետոյ հրապուրեալ ի կնոջէն իւրմէ Մաքսիմիանայ, ի դստերէն Դիոկղետիանոսի, յարոյց հալածանս եկեղեցւոյ. եւ զբազումս վկայեալ, ինքն եղեփանդականբորոտութեամբ բուռն բոլոր ընկալեալ մարմնոյն ապականեցաւ վասն յանդգնութեանն: Զոր ոչ կարացին բուժել արիողական կախարդքն եւ մարսկեան բժիշկքն. յաղագս որոյ յղեաց առ Տրդատ՝ առաքել նմա դիւթս ի Պարսից եւ ի Հնդկաց. սակայն եւ այնք ոչ հասին նմա յօգուտ: Զոր եւ քուրմք ոմանք ի դիւաց խրատուէ հրամայեցին*
καὶ πληρωθῆναι αὐτὴν ἀφθόρων παιδίων αἵματος, ἐν ᾧ ζέοντι ἔτι καὶ ὡσανεὶ καπνίζοντι	*բազմութիւն տղայոց զենուլ յաւազանս եւ ջերմ արեամբ*
λουσάμενον αὐτὸν δυνηθῆναι καθαρισθῆναι.	*լուանալ եւ ողջանալ.*
. . . . *Ἀπήντησαν αὐτῷ αἱ μητέρες* . . . *κωκυτοὺς καὶ*	*որոյ լուեալ զլալիւն մանկանցն հանդերձ մարցն կա-*

ἀλαλαγμοὺς ἀφιεῖσαι . . . καὶ φιλάνθρωπον ἦθος ἀναλαβών . . . . Προκρίνων τῆς ἐμαυτοῦ ὑγιείας τὴν τῶν ἀφθόρων παιδίων σωτηρίαν. Ταύτῃ τοίνυν τῇ νυκτὶ ὀπτασίαν ὁρᾷ, ἐν ᾗ ἐφάνησαν αὐτῷ οἱ ἅγιοι ἀπόστολοι λέγοντες· Ἡμεῖς ἐσμὲν Πέτρος καὶ Παῦλος οἱ πεμφθέντες παρὰ τοῦ Θεοῦ δοῦναί σοι σωτηρίας σύμβολον, ἵνα πέμψῃς πρὸς Σίλβεστρον τὸν ἐπίσκοπον, ὅς, τὸν διωγμὸν τὸν σὸν δεδοικὼς ἐν τῷ σπηλαίῳ τῷ ὄντι ἐν τῷ Σοραπτινῷ ὄρει κρύπτεται.

կանխամբք. գթացեալ մարդասիրեաց. վնոցայն լաւ վարկուցեալ քան զիւրն փրկութիւն.

Յաղագս որոյ զփոխարէնն յԱստուծոյ ընդունի. յանրջական տեսութիւն Առաքելոցն տուեալ հրաման

սրբիլ լուացմամբ կենսատու աւազանին ի ձեռն Սեղբեստրոսի եպիսկոպոսի Հռովմայ, որ ի նմանէ հալածանացն թագուցեալ էր ի Սորակտիոն լեառն.
յորմէ եւ աշակերտեալ հաւատայ. զբռնաւորսն ամենայն բառնալով Աստուծոյ յերեսաց նորա. որպէս համառօտ ուսուցանէ քեզ Ագաթանգեղոս:

Le doute n'est pas possible sur la relation à établir entre les deux textes. Non seulement l'ensemble du récit est identique, mais encore la concordance de certains termes ne permet pas d'hésiter. Les mots արիողական et մարիսկեան, sur lesquels on a tant discuté, sont maintenant définitivement expliqués, par le grec ἀρίολος et μαρσικός. Il y a plus l'arménien ի Սորակտիոն լեառն correspond au grec ἐν τῷ Σοραπτινῷ[1] ὄρει; or plusieurs manuscrits de Moïse portent Սորապտիոն au lieu de Սորակտիոն qui est une correction; la traduction syriaque du même texte grec a ܣܘܪܦܛܝܣ.

Les mots ἀρίολος et μαρσικός nous permettent déjà de croire que le texte auquel ils

---

[1] L'original latin porte Syraptis.

sont empruntés provient d'un original latin. En effet, le document que nous avons transcrit est une partie de la Vita beati Silvestri Romae episcopi, écrite d'abord en latin, puis traduite en grec et publiée sous cette forme dans le recueil de Combefis, Illustrium Christi martyrum lecti triumphi, Parisiis, 1660, in 8°, p 258 sv.

Ce fait d'un emprunt de Moïse de Khoren à la Vita Silvestri (ou Acta Silvestri) est d'une grande importance au point de vue de la date de la composition de son histoire. D'après les savantes recherches de mon éminent collègue M. l'abbé Duchesne (Le Liber pontificalis, texte, introduction et commentaire. t. I, p. CIX et sv.), la rédaction du texte latin de la Vita Silvestri ne peut pas être antérieure aux dernières années du V[e] siècle: la traduction grecque daterait donc au plus tôt des premières années du VI[e] siècle. Il faudrait alors abandonner la date traditionnelle et faire descendre la composition de l'Histoire d'Arménie jusqu'au VI[e] siècle. Nous ne pouvons songer à une interpolation du morceau qui trahit trop bien la manière et le style de Moïse de Khoren.

Le chap. 88 du livre II contient également des erreurs historiques qui s'expliquent par des emprunts faits à une autre source hagiographique, les Actes de S. Basilée d'Amasie (chez Surins)[1]. C'est là que l'historien arménien aurait pris que Licinius était un subordonné de Constantin, ce qui est inexact; que S. Basilée

[1] cf. Goerres, Krit. Untersuchungen über die Licinianische Christenverfolgung. Jena, 1875.

avait subi le martyre à l'occasion des faits relatés dans la légende de sainte Glaphyra; que Licinius avait été exilé en Gaule, etc. Malheureusement les Acta Basilei ne nous ont été transmis que dans une traduction latine assez récente, et le texte grec, à ma connaissance du moins, n'a pas encore été publié[1]. Ils n'ont été l'objet d'aucune recherche critique qui permette de fixer la date de la première composition, et ne peuvent donc nous être d'aucune utilité pour la détermination de la date de Moïse de Khoren. Mais ce qu'il faut repousser absolument, c'est l'hypothèse de Goerres, d'après laquelle le livre de Moïse aurait servi de source au rédacteur des Actes de S. Basilée d'Amasie.

Je répète en terminant ce que j'ai déjà dit. Je n'ai eu nullement la prétention de traiter à fond toutes les difficultés qui peuvent être soulevées par les rapprochements que je viens de mettre sous les yeux du lecteur. Je le ferai peut-être un jour. Mais aujourd'hui mon ambition se borne à poser nettement la question. Je serais heureux si je pouvais attirer d'autres arménisants sur une voie qui promet de conduire à des résultats fructueux.

Paris, le 11 juillet 1892.

---

[1] [Le lecteur verra plus loin combien j'étais alors mal informé. J'écrivais après une lecture rapide du livre de Goerres qui ne cite les Actes de S. Basilée que d'après le latin de Surius. J'en avais conclu que le texte grec n'était pas imprimé. C'est une savante lettre du P. J. Dashian qui m'a révélé mon erreur et fait connaître la publication de ce texte dans les Acta Sanctorum]

Appendice.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne lisent pas l'arménien, nous avons cru devoir ajouter ici une traduction française de la plus grande partie du chapitre 83. Les phrases entre crochets [ ] sont celles dont le texte arménien est reproduit plus haut.

Dans le même temps, à Nicomédie, eut lieu le mariage de Maximina, fille de Dioclétien, avec le césar Constantin, fils de Constance[1], empereur de Rome. Constantin n'était pas né de la fille de Maximien, mais de la courtisane Hélène... Constance étant mort quelques années plus tard, Dioclétien envoie pour lui succéder son fils, Constantin qu'il avait adopté.

Constantin, avant son règne et lorsqu'il n'était que césar, vaincu dans une bataille et s'abandonnant au sommeil à force de tristesse, vit en songe une croix d'étoiles dans le ciel, avec une inscription à l'entour qui disait: «Triomphe avec elle!» Constantin, arborant aussitôt ce signe en tête de son armée, remporta la victoire; [mais entraîné dans la suite par sa femme Maximina, fille de Dioclétien, il suscita des persécutions contre l'Église et

[1] Proprement „fils de Cost" (որդի Կոստայ). On verra plus loin pourquoi Moïse emploie ici cette forme insolite du nom de Constance. Quatre lignes plus bas il donne la forme ordinaire, Կոստանդ (gén. Կոստանդեայ. Agathange, Tiflis, p. 499; Venise, p. 642) à moins que ce ne siot là une correction de scribe.

fit un grand nombre de martyrs. Constantin, bientôt attaqué de la lèpre sur tout le corps, en punition de son orgueil, ne pouvait obtenir sa guérison ni des devins, ni des médecins marses. C'est pourquoi il s'adressa à Tiridate pour lui demander des médecins perses et indiens, qui ne parvinrent pas à le guérir. Quelques prêtres païens, excités par les démons, lui conseillèrent d'immoler dans un bassin beaucoup de jeunes enfants, et de se baigner dans leur sang encore chaud, pour recouvrer la santé. Constantin, entendant les vagissements des enfants, les lamentations de leurs mères, mû par un sentiment de pitié et d'humanité, préféra leur salut à sa propre conservation. Alors il reçut de Dieu sa récompense, car, dans un songe, l'ordre lui vint des apôtres de se purifier et de se laver dans la piscine de vie par les mains de Silvestre, évêque de Rome, qui, fuyant ses persécutions, s'était retiré sur le mont Soracte. Instruit par ce pontife, l'empereur crut en Dieu, qui fit disparaître de devant lui tous ses compétiteurs, comme te l'apprend Agathange en peu de mots].

(Traduction de Langlois, Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, t. II, p. 123.)

II

Le premier article que j'ai consacré il y a quelques mois[1] aux sources hagiographiques de Moïse de Khoren paraît avoir intéressé les amis des études arméniennes. Il m'a valu des encouragements et des témoignages de sympathie qui ont été pour moi d'un grand prix. Il m'a attiré naturellement aussi quelques contradictions, entre autres un savant et très-bienveillant article du Dr. Baronian dans le dernier numéro du Hantèss: Le but des lignes qui suivent est de répondre à M. Baronian. Seulement, je lui demanderai tout d'abord la permission de ne pas m'en tenir à la méthode ordinaire, qui consisterait à combattre l'un après l'autre ses arguments, en essayant de montrer qu'ils ne peuvent prévaloir contre les miens. Comme je vais apporter dans le débat des faits nouveaux, que M. Baronian ne connaissait pas lorsqu'il a écrit son article, une pareille méthode entraînerait beaucoup de paroles inutiles et une grande perte de temps. Il me semble donc préférable de me borner à exposer, le plus simplement et le plus clairement que je pourrai, les faits nouveaux auxquels je viens de faire allusion. Il en ressortira, à mon avis du moins, une réponse beaucoup plus complète en soi, beaucoup plus décisive pour le lecteur, que celle que j'aurais pu tirer des procédés habituels de discussion.

---

[1] Հանդէս. Août 1892, p. 251.

Sur un seul point M. Baronian ne recevra pas satisfaction. Nous traitons actuellement la question des Sources de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khoren, et des résultats obtenus par cette étude nous avons le droit de tirer certaines conclusions. Nous ne pouvons pas mêler au débat des questions de chronologie relatives à la vie de l'auteur, surtout lorsque les renseignements que nous possédons à cet égard sont loin d'être précis, et proviennent en grande partie d'auteurs aussi récents que Thomas Artzrouni (Xème siècle) ou Samuel d'Ani (XIIème siècle). Une telle discussion serait certainement d'un haut intérêt, mais elle nous entraînerait trop loin de notre sujet actuel. M. Baronian me pardonnera de la laisser de côté pour le moment.

Revenons donc à la Vita Silvestri considérée par nous comme une des sources de l'Histoire de Moïse de Khoren.

Peu de jours après la publication de mon premier article, une lettre de M. Norayr m'apprenait qu'il existait une traduction arménienne de la Vita Silvestri, et que cette traduction se trouvait en tête des manuscrits de la version arménienne de l'historien Socrate. Mon savant correspondant ajoutait même que cette traduction était mentionnée dans la liste d'auteurs arméniens que contient la préface du Grand Dictionnaire de Venise[1]. J'ouvris immédiatement le Dictionnaire et constatai, à ma grande surprise, que les rapports entre la Vita Silvestri

---

1 Բառարան Նոր Հայկազնեան լեզուի. Վենետ. 1836։

arménienne et Moïse de Khoren y étaient déjà signalés, sans que l'auteur parût du reste attacher à ce fait une importance quelconque.

Dès ce moment, mes études m'ayant conduit à penser que l'auteur de l'Histoire d'Arménie s'était surtout servi de sources arméniennes, je commençai à soupçonner que Moïse de Khoren pouvait bien avoir eu sous les yeux la version arménienne de la Vita Silvestri. J'étais naturellement fort désireux d'en connaître le texte, mais les manuscrits de Socrate ne se trouvent pas partout, et, pour satisfaire ma curiosité, j'ai dû attendre la visite que j'ai eu le plaisir de faire aux RR. PP. Méchitharistes de Venise, vers le milieu du mois d'octobre dernier.

Les RR. PP. de Saint-Lazare ont mis à ma disposition leur bibliothèque avec un empressement et une libéralité dont je tiens à leur exprimer ici publiquement toute ma gratitude. Quelques heures après mon arrivée, je me trouvais en face de quatre manuscrits de Socrate (Nos 693, 738, 767, 781), tous commençant par la Vita Silvestri au dessous du titre: Պատմութիւն Սոկրատայ etc.[1]. Un rapide examen me permit de constater que je m'étais trompé en donnant la version grecque de la Vita Silvestri comme source de Moïse de Khoren, qui s'est servi, à n'en pas douter, de la traduction arménienne. Nous allons mettre en regard les deux textes, en remplaçant le grec de notre premier article par l'arménien qui se trouve dans les manuscrits de Socrate, et nous croyons que la comparaison sera de

[1] Cf. [Karékin], Catalogue des anciennes traductions arméniennes. Venise, 1889. p. 694.

nature à emporter les convictions les plus rebelles, surtout si le lecteur veut bien prendre la peine de jeter de nouveau un coup d'œil sur le grec.

M. de Khoren. II., 83.	Vie de S. Silvestre (trad. arménienne).[1]
Բայց յետոյ հրապուրեալ ի կնոջէն իւրմէ Մաքսիմինայ ի դստերէն Դիոկղետիանոսի, յարոյց հալածանս եկեղեցւոյ.	Բայց հրապուրեալ ի կնոջէ իւրմէ Մաքսիմինեայ[2] ի դստերէն Դիոկղետիանոսի, եւ արար հալածանս եկեղեցւոյ Կոստանդիանոս. . .
եւ զբազումս վկայեալ.	եւ բազումք եղեն վկայք.
Ինքն եղեփանդական բորոտութեամբ բոա բոլոր ընկալեալ մարմնոյն ապականեցաւ վասն յանդգնութեանն:	Յայնժամ եղափանդական բորոտութիւն զբոլոր մարմին Թագաւորին Կոստանդիանոսի ապականէր. . . .
Զոր ոչ կարացին բուժել արիողական կախարդքն եւ մարիսկեան բժիշկքն.	Վասն որոյ արոյկեանն[3] կախարդք եւ արիոստիկեանն[4] բժիշկք ոչ կարացին աւգնել աւն անդր.
յաղագս որոյ յղեաց առ Տրդատ,	
առաքել նմա դիւթս ի Պարսից եւ ի Հնդկաց. առ-	եւ ոչ Պարսից եւ Հայոց[5] . . . .

[1] Texte du man. Nr. 693, XIIe siècle. Les manuscrits de Socrate sont en général très-imparfaits et la transcription des noms propres y est déplorable. En voici quelques exemples empruntés au Nr. 693: p. 7, ի տարսոն ի լերինն, ἐν Ταρπείῳ ὄρει; p. 3, կարկինանոս, Ταρκύνιος; p. 5. անասնինոս, Εὐφρόσυνος, etc.

[2] Մաքսինեա, corruption de Մաքսիմինա (Khor., latin, grec, syriaque).

[3] Արոյկեան — ἀρίολοι; 767, 781, արիոսականն: Արիողական de Khor. vaut mieux. Le texte primitif est probablement արիողեան. Paris, Bibl. nat. Nr. 44 (XIIe. siècle), f. 455 v.

[4] Արիոստիկեան — μαρσικοί; 767, 781, աշիոսական le mot est devenu méconnaissable. Toutes les éd. de M. de Kh. ont մարիսկեան; mais la vraie forme մարսիկեան a été conservée entre autres par le man. 44 de Paris et le man. de Leipzig.

[5] Հայոց est évidemment une altération de Հնդկաց conservé par M. de Kh.

կայն եւ այնք ոչ հասին նմա յօգուտ։
Զօր եւ քուրմք ամենք ի գիւղս իբրաստուէ հրամայեցին
բազմութիւն տղայոց զենուլ յաւազանս եւ ջերմ արեամբ լուանալ եւ

ողջանալ. որոյ լուեալ զլալիւն մանկանցն հանդերձ մարցն կականմամբք . . .

Ըղձանային քուրմք ի գիւղս հրապարակաց

յոլովից տղայոց զենուլ յաւազանն մեհենացն. եւ լուանալ ջերմ արեամբ զանձն, եւ այնպէս առողջանալ ամէին։ . . .
Եւ մայրքն զինի մանկանցն եկեալ աշխարէին եւ լային զմայ մանկանցն. եւ լուեալ Թագաւորին . . .

Il est d'autant plus inutile de poursuivre la confrontation jusqu'à la fin du chapitre de Moïse de Khoren, que celui-ci résume en huit lignes le contenu de huit grandes pages du manuscrit. Les passages cités suffisent largement pour justifier une première conclusion: **Moïse de Khoren a utilisé la version arménienne de la** Vita Silvestri.

Nous allons maintenant faire un pas de plus. Dans notre premier article, nous nous sommes borné à signaler en termes généraux le caractère peu historique et légendaire du chap. II, 83. L'histoire de Constantin, telle qu'elle s'y trouve racontée, n'offre rien de commun avec ce que nous savons par les documents les plus authentiques et les plus dignes de foi. Le lecteur va pouvoir en juger.

1° **Constantin est né d'une courtisane** (պոռնիկ), ce qui n'est admis aujourd'hui par aucun historien.

2° **Constantin, déjà César, épouse du vivant de son père Constance Chlore, roi de Rome, la fille de Dioclétien.** Or Constantin ne fut

proclamé César qu'après la mort de Constance Chlore (25 juillet 306), qui régnait dans les Gaules et non pas à Rome. Il n'a jamais épousé la fille de Dioclétien, mais bien Fausta, fille de Maximien, en 307, c'est-à-dire un an après la mort de son père. Ce mariage fut célébré à Arles, dans les Gaules, et non pas à Nicomédie.

3° Au moment où Constantin apprend la mort de son père, il est encore à Nicomédie, près de Dioclétien. Nous savons cependant que Dioclétien avait abdiqué (1er mai 305) et s'était retiré à Salone, un an avant la mort de Constance Chlore. De plus, il est certain que Constantin se trouvait auprès de son père, lorsque celui-ci mourut à York, dans la Grande Bretagne.

4° Constantin vit la croix miraculeuse lorsqu'il était déjà César, mais ne régnait pas encore, c'est-à-dire, avant la mort de Constance Chlore. Il est universellement admis, au contraire, que le prodige eut lieu pendant que Constantin allait combattre Maxence, peu de temps avant la bataille du Pont Milvius (28 octobre 312), plus de six ans après la mort de Constance.

5° Constantin empereur, ayant persécuté les chrétiens, en fut puni par une maladie que S. Silvestre guérit par le baptême. Or, il est constant qu'après l'apparition de la croix, Constantin ne cessa de favoriser les chrétiens. Seulement il ne se fit baptiser qu'à l'approche de sa mort (22 mai 337), et par Eusèbe de Nicomédie.

Il ne reste donc pas une ligne debout du récit de Moïse de Khoren, et il serait

vraiment cruel d'imputer à un historien une telle masse d'inexactitudes. Aussi avions-nous dit dans notre premier article qu'il avait dû recourir à une source d'information défectueuse. C'était alors de notre part une simple supposition, bien fondée du reste, car cette source d'information, nous l'avons découverte: elle est là devant nous, remplissant six grandes pages d'un manuscrit arménien. Moïse de Khoren y a pris tous les faits, je veux dire toutes les erreurs, qui remplissent le ch. II, 83; il en a adopté la chronologie singulière; il lui a même emprunté quelques expressions caractéristiques. La place nous manque pour reproduire en entier le document, mais nous allons en donner un résumé fidèle qui permettra au lecteur de porter un jugement en connaissance de cause.

Constantin naquit des amours d'une nuit de Cost (Կոստ արքային եւ զաւրավարի) avec une fille (աղջիկ) trouvée dans une auberge (պանդոկ). Cost, qui revenait de la guerre des Sarmates, continue son chemin, arrive à Rome, y devient roi et épouse la fille du roi Maximianos (եւ ինքն գնաց զճանապարհ իւր. եւ հասեալ ի Հռոմ. թագաւորեաց բազում եւ երեւելի փառաւք. եւ առ իւր կին զդուստր Մաքսիմիանոսի թագաւորի), dont il a un fils dénué d'intelligence et incapable de lui succéder. Il fait alors chercher dans tout l'empire un enfant qu'il pourrait adopter, et ses émissaires prennent logement dans l'auberge où Hélène se trouvait encore avec son fils Constantin, dont elle est en mesure de prouver l'origine royale. L'enfant est immédiatement ramené à Rome, reçu avec joie par Cost qui le fait élever et bientôt le proclame César.

La guerre ayant éclaté entre les Romains et les Byzantins, Cost envoie contre ces derniers son fils Constantin. Celui-ci est battu et, très-embarrassé sur le parti à prendre, il s'endort plongé

dans la tristesse (տրտմեալ նստէր։) Il voit en songe une croix formée par des étoiles, et est invité à faire porter ce signe devant ses soldats, avec promesse qu'il sera toujours victorieux (Եւ տեսանէ ի տեսլեան գիշերին. վերնագիր աստեղաց նշան խաչի. եւ բան զի ասէր յուշմմէ. զայս նշան արարեալ առաջի յաղթեսցես պատերազմի եւ ամենայն մարտից։)[1] Il obéit, et anéantit tous ses adversaires grâce au signe de la croix.

Dioclétien. ému par le bruit des exploits de Constantin César, lui donne en mariage sa fille unique Maxintès (. . . փեսայացուցանել զնա ի դուստր իւր Մաքսինտէս.) et comble d'honneurs celui qui est ainsi devenu son fils adoptif (Եւ բազում փառաւք մեծարեաց զորդեգրեալն իւր).

Bientôt après les noces, arrive la nouvelle de la mort de Cost: Constantin part pour Rome avec sa femme et son armée, et y devient roi à la place de son père (Եւ թագաւորեաց փոխանակ հաւր իւրո ի Հռոմ). Il obtient d'abord de grands succès, grâce au signe de la croix qui lui était apparu (նշանաւ խաչին որ երեւեցաւ նմայ։ Բայց . . .).

Cette légende sera des plus intéressantes à étudier et à comparer avec d'autres, lorsque le texte entier en aura été publié[2]. Nous sortirions aujourd'hui de notre sujet en émettant la moindre opinion. Moïse de Khoren nous en a donné un extrait: c'est tout ce que nous voulons constater.

---

[1] Le texte de ce passage me paraît demander quelques corrections.

[2] La naissance de Constantin est racontée à peu près de la même manière dans le man. nº. 46, t. II, de la Bibl. nat., fol. 25 vº, ainsi que dans le Յայսմաւուրք imprimé à Constantinople en 1733. p. 578 (եճհր). — L'ensemble de la légende offre quelques points de contact avec celle qu'a publiée E. Heydenreich sous le titre de Incerti auctoris de Constantino magno eiusque matre Helena libellus. Lipsiae, Teubner, 1879.

Le lecteur attentif aura déjà deviné la provenance du document. Le mot Maxintés[1] lui aura rappelé les manuscrits de Socrate; et c'est en effet dans la version arménienne de la Vita Silvestri que nous l'avons trouvé: il y est placé entre l'histoire du dragon et le récit de la maladie de Constantin, auquel il sert d'introduction. Il se continue sans interruption par le fragment que nous avons donné plus haut dans les deux textes: «Mais, entraîné par sa femme», etc. (Բայց Հրապուրեալ ի կնոջէ . . .). Un fait bien singulier, mais aussi bien important, c'est que cette légende de Constantin ne se rencontre que dans la traduction arménienne de la Vita Silvestri: les textes latin, grec et syriaque n'en offrent pas trace. Elle a donc été introduite dans le texte arménien, soit par le traducteur lui-même, soit plus tard par une autre personne; dans tous les cas elle y constitue une interpolation, et nous avons maintenant le droit de compléter notre première conclusion par une seconde que nous formulerons en ces termes: Moïse de Khoren a utilisé la version arménienne de la Vita Silvestri, alors qu'elle était déjà interpolée.

Mes contradicteurs voudront bien reconnaître que ces résultats sont loin d'infirmer les conséquences que j'avais cru pouvoir tirer de mes premières recherches, en ce qui concerne la date de la composition de l'Histoire d'Arménie. La traduction arménienne de la Vita Silvestri, étant basée sur le texte

---

[1] C'est plutôt un nom d'homme, Maxence, cf. Vartan, Hist. univ. Venise, 1862, p. 41.

grec, doit être regardée comme postérieure à celui-ci de quelques années au moins, et par conséquent le livre de Moïse de Khoren rajeuni d'autant. Nous ne voulons pas, pour le moment, pousser plus loin nos déductions.

Il est probable que, de l'étude de ces sources, nous pourrons tirer ultérieurement des renseignements encore plus précis sur l'œuvre de Moïse de Khoren. Mais auparavant il y a un important travail critique à entreprendre et à mener à bonne fin. Voici quel est aujourd'hui l'état de la question:

1° La traduction arménienne de la Vie de S. Silvestre et celle de l'Histoire ecclésiastique de Socrate semblent avoir été réunies, sinon par le traducteur lui-même, du moins de très-bonne heure. Les quatre manuscrits de Venise, les seuls que j'aie vus, comprennent les deux ouvrages. Kirakos de Gandzak [1] nous dit que l'historien Socrate commence en parlant de S. Silvestre, pontife de Rome, et de Constantin, et qu'il poursuit son récit jusqu'au temps de Théodose II.

2° La date de la traduction arménienne de Socrate est donnée par Asolik qui l'attribue à Philon de Tirak, contemporain du catholicos Anastase [2] (661 à 667). Une date un peu plus tardive résulte de la souscription du livre par le traducteur lui-même, qui déclare avoir entrepris son travail sur la demande de Nersèh Kamsarakan, patrice d'Arménie [3] (690 à 692).

---

[1] Venise, 1865, p. 2.

[2] Ed. de St-Pétersbourg, 1885, p. 99.

[3] [Karékin], Catalogue des anciennes traductions arméniennes, p. 696.

Tchamtchian[1] ajoute que Philon de Tirak a introduit dans sa traduction beaucoup d'additions et d'interpolations qu'il fait passer pour être l'œuvre de Socrate.

Une enquête scientifique rigoureuse modifiera sans doute l'état de nos connaissances. Déjà le R. P. Karékin signale l'existence à Jérusalem d'un manuscrit de Socrate qui nous offre une traduction probablement plus ancienne, en tous cas plus exacte, que celle contenue dans les manuscrits de Venise.[2] Ces derniers nous donneraient-ils un texte révisé, peut-être altéré, qui serait l'œuvre de Philon de Tirak? C'est ce que l'examen critique nous révèlera facilement.

Mais avant tout il faut que les textes soient publiés. Et nous croyons être l'interprète de tous ceux qui cultivent les lettres arméniennes en priant le vénérable Patriarcat de Jérusalem et les RR. PP. Méchitharistes de Venise de ne pas nous faire attendre trop longtemps des documents dont nous pensons avoir fait ressortir la haute valeur.

Paris, le 20 Novembre 1892.

---

[1] T. II, p. 375.
[2] L. c, p. 697.

III.

Moïse de Khoren continue au chapitre 88 du livre II la notice sur l'empereur Constantin qu'il a commencée au chapitre 83. Comme pour marquer que les deux morceaux, malgré les quatre chapitres qui les séparent, sont dans la pensée de l'auteur intimement liés, le second débute par la même phrase qui a servi à clore le premier (*Ի բառնալն Աստուծոյ զբռնաւորսն ամենայն յերկրաց Կոստանդիանոսի*).

Le chapitre 88, pris dans son ensemble, est moins contraire à la vérité historique que le chapitre 83. Il contient cependant, ainsi que nous allons le voir, des erreurs fort graves, de nature à nous faire supposer que l'historien suivait des sources peu dignes de foi.

Trois de ces données inexactes ont déjà été relevées dans notre premier article.[1] Nous les signalons de nouveau ici :

I. Licinius est regardé comme le subordonné, le vassal de Constantin, tandis que, en réalité, il était tout à fait indépendant de celui-ci.

II. Saint Basilée d'Amasie a subi le martyre à l'occasion des faits relatés dans la légende de sainte Glaphyra, qui ne peut être historique.

III. Licinius, après sa défaite, fut exilé en Gaule. Nous savons au contraire de source certaine qu'il avait été relégué à Thessalonique, où il fut mis à mort peu de temps après.

Nous écrivions alors sans avoir eu le loisir de recourir aux textes, et ne faisions guère

[1] Voir ci-dessus, p. 4 sv.

que résumer quelques pages de l'intéressant travail du Dr. Fr. Goerres sur la persécution de Licinius.[1] Seulement, au lieu de regarder avec le savant allemand Moïse de Khoren comme la source des Acta S. Basilei,[2] où se retrouvent les erreurs que nous venons d'énumérer, nous renversions les termes du problème et déclarions que l'historien arménien avait au contraire fait des emprunts à ce même document. Aujourd'hui, après une étude minutieuse du chapitre II, 88 de l'Histoire d'Arménie et des Acta, nous ne pouvons que persévérer dans notre opinion, en y apportant toutefois quelques légers changements, et nous espérons être en mesure de faire passer notre conviction dans l'esprit du lecteur. C'est ce que nous allons tenter en examinant successivement chacune des affirmations inexactes de Moïse de Khoren.

I. «Lorsque Dieu eut fait disparaître de devant Constantin tous les tyrans [c. à d. ses compétiteurs], celui-ci éleva à de grands honneurs Licinius, lui donna en mariage sa sœur de père, et lui conféra la pourpre et le diadème de césar, en le faisant monter au second rang et en mettant tout l'Orient sous sa souveraineté.» Tel est l'exposé que nous fait Moïse de Khoren de la situation de Licinius vis-à-vis de Constantin. Il n'est guère facile de tracer un tableau moins conforme à la réalité

---

[1] Kritische Untersuchungen über die Licinianische Christenverfolgung. Jena, 1875, p. 115 sv.

[2] Acta Sanctorum, Aprilis T. III, p. 422 sv. et p. XLII sv.

historique. On en jugera par un résumé fort succinct des événements.

Licinius fut proclamé Auguste par Galère en 307, avec le second rang dans l'empire (après Galère). Constantin, qui était César depuis la mort de son père (306), ne reçut de Galère le titre d'Auguste qu'un an après Licinius, en 308. Galère mourut en 311. L'année suivante Constantin vainquit Maxence et joignit à ses états l'Italie et l'Afrique. En 313 Licinius se rencontra à Milan avec Constantin, dont il épousa la sœur Constantia. Cette même année, ayant été attaqué à l'improviste par Maximin, Auguste de l'Orient, Licinius le battit et réunit à sa part de l'empire (l'Illyricum) l'Orient, part de Maximin. Il n'y avait plus maintenant que deux empereurs parfaitement indépendants l'un de l'autre, mais entre lesquels la guerre ne pouvait tarder à éclater; cependant la lutte définitive entre Constantin et Licinius et la défaite de ce dernier, n'eurent lieu qu'en 323.[1]

Licinius n'était donc en aucune manière subordonné à Constantin. Les Acta S. Basilei trahissent un point de vue opposé. Nous y lisons en effet que Constantin «envoya Licinius combattre Maximin.» Mais cette simple affirmation n'est pas suffisante pour que nous y reconnaissions la source de Moïse de Khoren. Nous croyons plutôt que celui-ci avait sous les yeux l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, à laquelle il a fait de fréquents emprunts dans tout le cours du livre II, en se servant de la

---

[1] Cf. Duruy, Histoire des Romains, VII, p. 13 sv.

version arménienne. Il pouvait y lire que «Licinius avait été jugé digne de recevoir le second rang après le grand empereur Constantin, d'épouser sa sœur et d'entrer ainsi dans son illustre famille».[1] Et ce qui vient confirmer notre hypothèse, c'est que Moïse de Khoren et Eusèbe se rencontrent dans l'emploi de deux expressions pour le moins singulières: tous les deux regardent Constantin comme le bienfaiteur (բարեգործ, *πανευεργέτης*) de Licinius, et tous les deux, parlant des débauches de ce dernier, font de lui un vieillard (ալեւոր, *ἐσχατόγηρως*), alors que, d'après les calculs de Valesius, il ne devait avoir que 55 ans.

II. «Licinius causa de grands ennuis à sa femme par sa passion pour la bienheureuse Glaphyra, ce qui l'amena à faire mourir saint Basilée,[2] évêque d'Amasie, dans le Pont.» Une pareille phrase suppose connue la légende de sainte Glaphyra, cette suivante de Constantia, femme de Licinius, qui, pour échapper aux obsessions de l'empereur, résolut d'aller se cacher en Arménie, mais s'arrêta à Amasie où elle vécut sous la protection de l'évêque Basilée. Licinius, ayant appris le lieu de sa retraite, ordonna de lui amener à Nicomédie la jeune fille et l'évêque; mais celle-ci étant morte sur ces entrefaites, Basilée seul fut conduit auprès

---

[1] Livre X, ch. 8. . . .*βασιλέως μεγάλου Κωνσταντίνου δευτερείων τιμῆς, ἐπιγαμβρίας τε καὶ συγγενείας τῆς ἀνωτάτω ἠξιωμένος*. Il est bien regrettable que nous n'ayons pas la traduction arménienne de ce fragment. On sait que l'édition de Venise de l'Histoire ecclésiastique est incomplète des dernières pages.

[2] Բասիլիոս, non pas Բարսեղ.

de l'empereur qui le condamna à mort et fit jeter son cadavre à la mer. Or cette légende de sainte Glaphyra ne se rencontre que dans les Acta S. Basilei, dont nous aurons tout à l'heure à apprécier la valeur. Moïse de Khoren a donc connu et utilisé au moins un fragment de ces Actes.

III. Mais là où le rapport des deux textes devient le plus frappant, c'est lorsqu'il s'agit du châtiment infligé à Licinius après sa défaite par Constantin. «Dieu, dit Moïse de Khoren, livra entre ses mains Licinius, qu'il épargna parce que c'était un vieillard et aussi son beau-frère; il le fit conduire dans les Gaules, chargé de chaînes, et mettre aux mines, afin qu'il invoquât Dieu, contre lequel il avait péché, et qui peut-être se montrerait miséricordieux envers lui.»[1] D'autre part nous lisons dans les Actes de saint Basilée: «Après l'avoir châtié presque jusqu'à le faire mourir, Constantin envoya Licinius habiter dans les Gaules, dépouillé de toute autorité royale. Il ne le fit pas mourir en effet, bien qu'il eût mérité mille morts, parce qu'il était son beau-frère; mais il lui dit devant tout le sénat: Pleure tes fautes, repens-toi des crimes que tu as osé commettre; fais le bien sans te relâcher jamais, et peut-être Dieu te sera-t-il propice et miséricordieux.»[2]

---

1 Իսկ իբրեւ եկն յաղթողն Կոստանդիանոս, մատնեաց Աստուած ի ձեռս նորա զԼիկիանոս. յոր խնայեալ որպէս ի ծերունի եւ ի քեռայր, եւ տանել ի Գաղղիոս հանդերձ երկաթի կապանօք՝ գնել ի մետաղս, զի աղօթեսցէ առ Աստուած՝ որում մեղաւ, թերեւս երկայնամիտ լիցի առ նա։

2 *Καὶ σχεδὸν μέχρι θανάτου παιδεύσας αὐτὸν, ἄνευ βασιλικῆς καὶ τῆς οἱασοῦν ἀρχικῆς ἐξουσίας, εἰς Γαλλίους αὐτὸν ἀποστέλλει κατοικεῖν. Διὰ γὰρ τὸ εἶναι*

La ressemblance, nous dirions volontiers l'identité des deux récits nous paraît évidente. Si quelques-uns toutefois persistaient à ne pas la voir, nous allons leur présenter un petit fait, de minime apparence, mais bien de nature à les convaincre.

Nous ne voulons pas revenir sur la grave erreur commise par les deux textes, et par eux seuls, qui consiste à faire exiler Licinius dans les Gaules. Voyons seulement en quels termes cette erreur est exprimée. Moïse de Khoren dit: *եւ տանել ի Գաղղիուս*. Personne n'osera prétendre que *Գաղղիուս* soit un mot arménien. Or dans le texte grec correspondant des Acta nous lisons: *εἰς Γαλλίους*[1] *αὐτὸν ἀποστέλλει κατοικεῖν*, et le mot *Γαλλίους* n'est guère plus grec que *Գաղղիուս* n'est arménien. C'est un barbarisme des mieux caractérisés, tel qu'on en rencontre assez souvent dans la littérature hagiographique. La seule présence d'un pareil mot dans les deux documents constitue une preuve absolue que l'un dérive de l'autre, et, dans le cas présent, ce n'est pas le grec qui peut provenir de l'arménien de Moïse de Khoren.[2]

αὐτὸν γαμβρὸν, οὐκ ἐθανάτωσεν αὐτὸν, τῶν μυρίων θανάτων ὑπαίτιον, εἰπὼν αὐτῷ ἐπὶ πάσης τῆς Συγκλήτου· Κλαῦσον καὶ μετανόησον ἐφ' οἷς ἐτόλμησας, καὶ ἀγαθὰ ἐργαζόμενος, μὴ ἐνδόσῃς ποτὲ· ἴσως ὁ Θεὸς ἵλεώς σοι καὶ εὐμενὴς . . . . γένηται. Acta S. Basilei, § 21.

[1] Dans le texte des Acta sanctorum on lit *εἰς Γαλλίας*, mais c'est là une correction de l'éditeur, qui nous prévient par une note que l'original porte *Γαλλίους*. Le seul manuscrit de Paris qui contienne les Actes de S. Basilée (XIIe siècle) a également la leçon *Γαλλίους*. (Gr. 1534, f. 138 v°.)

[2] A la suite des Actes du martyre de S. Basilée les éditeurs des Acta Sanctorum impriment un

Il résulte de ce qui précède que l'auteur de l'Histoire d'Arménie a mis à profit, dans le chapitre qui nous occupe, et cité une fois presque textuellement, certaines parties des Actes du martyre de saint Basilée, évêque d'Amasie.[1] Ce document se donne comme l'œuvre d'un prêtre nommé Jean, de Nicomédie, qui visita S. Basilée dans sa prison, et prétend nous raconter «ce qu'il a vu, entendu et appris.»[2] Nous aurions donc là une source contemporaine et de grande autorité. Mais depuis longtemps les savants les plus compétents dans les questions d'hagiographie, comme Henri de Valois (Valesius), Pagi, Ruinart, Tillemont, etc. ont

---

Panégyrique (*Ἐγκώμιον*) du même saint, qui n'est guère qu'une amplification oratoire du premier document. Dans ce Panégyrique se trouve, appliquée à Licinius, la citation biblique Jérémie XIII, 23 («S'il est impossible au léopard de changer ses taches, et au nègre de changer sa peau, etc.»). Moïse de Khoren, dans notre chapitre 88, fait le même usage du même verset, qu'il ne cite pas d'après la Bible arménienne. Il y a certainement là plus qu'une simple coïncidence. Peut-être la citation se trouvait-elle d'abord dans les Actes utilisés par Moïse de Khoren, et en aura-t-elle disparu par suite du mauvais état d'une partie du texte. Dans tous les cas le passage est devenu, dans le Panégyrique, presque incompréhensible: *Ἀλλ' ἔλαθεν, Αἰθίοπα σμήχων, καὶ παρδάλει κελεύων ἀποθέσθαι τὸ κατάστικτον*, § 6. Les manuscrits de Paris Gr. 1500 et 1604 donnent le même texte.

[1] S. Basilée subit le martyre, d'après la Chronique de S. Jérôme, la 13e année de Constantin. Cf. Eusebii Chron., ed. Maï et Zohrab, p. 396.

[2] *Ὅσαπερ ἑώρακα, ἤκουσα καὶ ἐδιδάχθην.* Acta S. Basilei, § 23. Il sera peut-être utile de faire remarquer que le manuscrit de Paris s'arrête au § 22 du texte des Bollandistes, et par conséquent ne dit rien de l'auteur, ni de la conversation théologique qu'il aurait eue avec S. Basilée.

démontré que cet écrit ne pouvait être authentique et que sa valeur historique était pour ainsi dire nulle. Goerres, qui s'est occupé le dernier des Acta S. Basilei, va même jusqu'à en attribuer la rédaction au Métaphraste, c'est à dire qu'il la fait descendre jusqu'au X[e] siècle.[1] Un pareil jugement est en tout cas fort exagéré. Si l'hypothèse que nous allons exposer maintenant vient à se vérifier, nous aurons une base pour fixer la date approximative des Actes de S. Basilée.

Nous demandons au lecteur la permission d'abandonner pour un instant la méthode rigoureuse que nous nous sommes appliqué à suivre jusqu'ici, et d'entrer dans le champ des suppositions. La seule excuse que nous puissions alléguer est que nous n'avons pas sous les yeux le Socrate arménien, et que les premiers chapitres du livre I manquent dans le manuscrit N° 693 de S. Lazare, sur lequel nous avons obtenu de précieux renseignements grâce à l'obligeance du savant P. Basile Sarkisian. Nous allons essayer de suppléer à cette lacune par des conjectures auxquelles nous ne voulons pas donner plus d'importance qu'elles n'en ont réellement: elles seront jugées sans appel par le premier qui aura un manuscrit complet à sa disposition. Cette discussion va du reste nous donner l'occasion de placer quelques petits détails qui ne manquent pas d'intérêt.

Il nous semble assez difficile d'admettre que Moïse de Khoren se soit servi des Acta

[1] Goerres, l. c, p. 120. Nous renvoyons du reste à cet ouvrage pour tous les détails de la question critique.

S. Basilei comme source indépendante, soit en grec, soit en arménien. S'il avait eu le document entier à sa disposition, il n'eût certainement pas manqué de nous signaler l'horrible maladie et la mort de Licinius.[1] Nous aimons mieux croire qu'il a trouvé, déjà transcrites dans quelque autre ouvrage, les données que nous faisons remonter aux Acta; et pour nous cet ouvrage doit être la traduction arménienne de l'Histoire ecclésiastique de Socrate, que nous avons déjà signalée comme étant fortement interpolée.[2]

Voici les raisons qui nous paraissent militer en faveur de l'hypothèse que nous venons d'énoncer:

1° Nous serons en mesure, à la fin de cette étude, de pouvoir affirmer que le Socrate arménien dont se servait Moïse de Khoren comprenait la Vie de S. Silvestre. Or la première moitié de la notice sur Constantin (c. 83) ayant été empruntée à ce document, il est bien vraisemblable que la seconde moitié (c. 88) provient aussi de la même source.

2° La transcription du mot *Γαλλίους* en Գաղղիուս fait pendant à celle des mots *ἀρίολος*

---

[1] Acta, § 21.

[2] Voir ci-dessus, page 19. — Si notre hypothèse se trouvait être fausse, nous en serions quitte pour admettre qu'il a existé en arménien une traduction des Acta S. Basilei. L'extrait de ces Actes qui figure dans les Ménologes arméniens, au 26 Avril, nous semble être un abrégé de notre texte grec actuel. Le Յայսմաւուրք imprimé à Constantinople en 1733 ne nomme pas l'auteur de ces Actes; mais un manuscrit de Paris les attribue, comme le grec, à Jean de Nicomédie. (Man. arm. N° 89.)

et *μαρσικός* en *արիողական* et *մարիոկեան*,[1] et peut, réunie à d'autres indices, contribuer à montrer une communauté d'origine.

3° A cela vient s'ajouter une particularité assez curieuse. D'après le passage de Moïse de Khoren que nous avons signalé comme extrait des Acta S. Basilei, Licinius aurait été envoyé en Gaule pour y être employé au travail des mines (*դնել ի մետաղս*). Ce dernier détail dénote chez l'écrivain une ignorance profonde de ce qu'étaient l'empire romain et ses empereurs. Le texte grec n'a rien de pareil et parle seulement d'un exil. Mais, chez Moïse, cette mention de l'exil dans les mines n'est pas isolée. Deux chapitres plus loin (c. 90), il nous raconte que Constantin «exila Arius dans les mines» (*եւ ինքնակալն աքսորահմանեաց ի մետաղս*); or cette aggravation de peine remonte au Socrate arménien et ne se rencontre chez aucun autre auteur. Il dit en propres termes: «Lorsque le saint Concile eut voté les canons et que l'empereur eut exilé Arius dans les mines...» (*Յետ սահմանի կանոնի սուրբ ժողովոյն, եւ արտաքս սահմանութեան Արիոսի ի մետաղս ի թագաւորէն* ...).[2] On voit maintenant où Moïse a pris ce renseignement. Le texte grec de Socrate porte seulement: «Un ordre de l'empereur envoya en exil...» (*Βασιλέως δὲ πρόσταγμα... εἰς ἐξορίαν ἀπέστειλεν*). Ces différents passages nous ramènent évidemment à un seul et unique traducteur qui semble ne pas com-

---

[1] Voir ci-dessus, p. 3.

[2] Je dois la communication de ce fragment du Socrate arménien et des autres passages que j'aurai l'occasion de citer, à l'inépuisable complaisance du P. Basile Sarkisian.

prendre l'exil sans le travail des mines, et ne se demande même pas si une telle pénalité pouvait être appliquée à un empereur et si elle était employée vis-à-vis des hérétiques.[1]

Enfin 4°, les chapitres qui précèdent et qui suivent notre chapitre 88 dénotent presque tous des emprunts au Socrate arménien. C'est de là que le chapitre 89 doit avoir pris les noms des Pères de Nicée, et le chapitre 90 la condamnation d'Arius à l'exil dans les mines. Nous avons déjà étudié les sources du chapitre 83, et nous estimons, fait beaucoup plus important, que la source de l'histoire de sainte Nouné et de la conversion des Ibères (chapitre 86) ne peut être cherchée ailleurs qu'au chapitre 20 du livre I de Socrate.

Nous allons maintenant essayer de le démontrer.

---

[1] Cf. M. de Kh. III. 33: *Սա դարձոյց զամենայն հարս սուրբս. որք յաղագս ուղղափառութեանն արտաքսահմանեալ էին ի մետաղս:* Ici encore Moïse dépend de Socrate, V, 2. où il n'est question que de l'exil simple (. . . *τοὺς ἐξορισθέντας ἀνέκαλει*). Nous pouvons dire d'avance qu'on trouvera dans la traduction arménienne l'addition *ի մետաղս*.



[redacted]

IV.

L'histoire de sainte Nouné et de la conversion des Ibères occupe tout le chapitre II, 86 de l'Histoire d'Arménie. Contrairement à ce qui arrive pour la plupart des récits de Moïse de Khoren, celui-ci se retrouve chez d'autres historiens.

Le premier qui l'ait mis par écrit est Rufin, dans un des deux livres qu'il ajouta à sa traduction latine de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe (I, 10). Il tenait cette histoire d'un roi des Ibères, Bacurius, c'est-à-dire Bacour [1] (Բակուր), qui était passé au service des Romains et commandait déjà une partie de la garde de l'empereur à la bataille d'Andrinople, où périt Valens (378). Sous le règne de Théodose, Bacour, «homme pieux et ami de la vérité,» dit Rufin, parvint à la haute dignité de Comte des domestiques. Ammien Marcellin et Zosime parlent de lui avec éloges.[2] Deux des lettres de Libanius lui sont adressées.[3] Rufin le connut à Jérusalem, où Bacour résidait comme chargé de la défense

[1] Un roi des Ibères nommé Bacour (Բակուր) figure dans l'Histoire de S. Mesrop de Korioun (Venise, 1833, p. 15). Cf. Moïse de Khoren, III, 54.

[2] Amm. Marc. XXXI, 12. Zosime, écrivain païen, fait de Bacour un Arménien et déclare qu'il était «exempt de toute malignité.» *Βακούριος, ἕλκων μὲν ἐξ Ἀρμενίας τὸ γένος, ἔξω δὲ πάσης κακοηθείας ἀνήρ.* IV, 57.

[3] Cf. la note de Valesius sur Amm. Marc. XXXI, 12 (éd. de Gronovius, Lugd. Batav. 1693, p. 697).

des frontières de la Palestine, et eut de fréquents rapports avec lui. C'est là qu'il entendit de sa bouche le récit de la conversion des Ibères [1], par conséquent avant 397, date du retour de Rufin en Occident, [2] où il rédigea son Histoire ecclésiastique en 401 ou en 402. [3] Son témoignage est donc de beaucoup antérieur à celui de Moïse de Khoren.

Socrate raconte les même faits d'après Rufin, [4] mais non sans y ajouter quelques embellissements, qui ne sont pas tous heureux. Or Socrate écrivait vers 440, donc, lui aussi, avant Moïse de Khoren, quelle que soit la date que l'on veuille assigner à ce dernier.

Etant donné maintenant que nous avons déjà constaté des traces d'emprunt au Socrate arménien dans les derniers chapitres du livre II de Moïse de Khoren, tout nous invite à comparer soigneusement les textes relatifs à la conversion des Ibères, et à rechercher si le récit de Bacour, après avoir passé par l'intermédiaire de Rufin et de Socrate, ne serait pas la source où notre auteur aurait puisé l'histoire de sainte Nouné. Pour entreprendre cette étude nous n'avons malheureusement à notre disposition qu'une partie de la traduction arménienne de Socrate I, 20, et nous allons être obligé de suppléer à cette lacune par le texte grec.

---

[1] Haec nobis ita gesta fidelissimus vir Bacurius, gentis ipsius rex, et apud nos Domesticorum Comes (cui summa erat cura et religionis et veritatis) exposuit, cum nobiscum Palaestini tunc limitis Dux in Jerosolymis satis unanimiter degeret. Hist. eccl. I, 10.

[2] Rufini Opera, ed. Migne, col. 12.

[3] Ibid. col. 403.

[4] Hist. eccl. I, 20.

Après une première lecture des deux récits de Socrate et de Moïse, on se trouve assez embarrassé. L'histoire racontée est la même, dans ses grands traits. Mais les parties qui, chez Socrate, sont exposées avec un certain luxe de détails, prennent chez Moïse l'aspect d'un résumé tellement concis qu'il en devient parfois obscur. En revanche, le récit de Moïse renferme beaucoup de particularités que l'historien grec ignore complètement: noms propres, renseignements géographiques, citations bibliques, rapprochements avec l'histoire d'Arménie, etc. Un examen plus approfondi permet bientôt de reconnaître que la plupart de ces particularités relèvent de la manière dont Moïse traite ordinairement ses sources, et quiconque est tant soit peu familiarisé avec ces études ne tarde pas à faire le départ de ce qui constitue le fond du récit et de ce qui appartient en propre au rédacteur. Il n'est du reste presque aucune de ces additions à laquelle on ne puisse trouver des parallèles dans les autres parties de l'Histoire d'Arménie. Dégagée de ces éléments adventices, la narration de Moïse nous a paru être un abrégé de celle de Socrate.

L'histoire de la conversion des Ibères peut se résumer sous les trois points suivants, communs aux récits de Rufin, de Socrate et de Moïse de Khoren:

I. Une femme chrétienne, étrangère, arrive en Ibérie, et y mène une vie austère qui lui vaut le don de faire des miracles. Elle guérit la

femme du roi du pays et fait entendre la prédication de l'Évangile.

II. Le lendemain (ou: quelques jours après) le roi, étant à la chasse, est surpris par un brouillard obscur qui lui fait perdre son chemin. Effrayé, il invoque le Dieu de l'étrangère et promet de l'adorer si les ténèbres se dissipent. Il est exaucé et se convertit.

III. Devenu à son tour prédicateur de l'Évangile, le roi veut faire partager sa foi à ses sujets; mais, pour cela, un miracle devient nécessaire. Le miracle s'accomplit et le peuple ibérien embrasse le Christianisme.

Nous allons prendre successivement chacun de ces sommaires en comparant les deux textes de Socrate et de Moïse.

I. Cette partie, très développée dans le texte grec de Socrate (le seul que j'aie ici sous les yeux), est d'une concision extrême chez Moïse. L'unique ressemblance de forme — il est vrai qu'elle est importante — consiste dans le commun début du récit: Mais il est temps de raconter la conversion au Christianisme du pays des Ibères. Une femme . . . (*Καιρὸς δὲ ἤδη λέγειν, ὅπως καὶ Ἴβηρες ὑπὸ τὸν αὐτὸν χρόνον ἐχριστιάνισαν. Γυνή τις* . . . Socrate. — *Բայց յաղագս հաւատոց Միհրանայ եւ աշխարհին Վրաց ասել կայ մեզ առաջի*:[1] *Կին ոմն* . . . Moïse de Khoren).

---

[1] Dans les éditions de M. de Kh. cette phrase est la dernière du chap. 85.

La parenté des deux textes est évidente. D'autre part, Moïse modifie complétement l'aspect de sa narration en ajoutant:

1° Le nom de la femme, Nouné, qui, de captive qu'elle était chez Socrate, devient une des compagnes des saintes Ripsiméennes, réfugiée en Ibérie.

2° Le nom du roi d'Ibérie, Mihran, qui n'est plus qu'un simple chef (*առաջնորդ*) en sa qualité de sujet du roi d'Arménie. [1]

3° Le nom du lieu où la scène se passe, Medzkhet, capitale de l'Ibérie.

4° La question des Juifs à Jésus que Mihran adresse à sainte Nouné: Par quelle autorité fais-tu ces choses (Matth. XXI, 23; cf. Actes, IV, 7)? Chez Socrate, au contraire, le roi ne voit pas encore la sainte.

Enfin 5°, la contemporanéité du fait raconté avec les événements miraculeux qui signalèrent la conversion du roi Tiridate. Chez Socrate, les mots: en ce temps-là *(ὑπὸ τὸν αὐτὸν χρόνον)*, indiquent le règne de Constantin.

II. La deuxième section, comme la première, débute de la même manière chez nos deux auteurs. Pendant que le Socrate arménien [2] dit: «Quelques jours après, le roi sortit pour aller à la chasse» (*Յետ աւուրց ինչ ելանէր յորս թագաւորն*), — Moïse de Khoren porte: «Il arriva en ces jours-là que Mihran sortit pour aller à la chasse» (*Եւ եղեւ ընդ աւուրսն ընդ այնոսիկ ելանել Միհրանայ յորս*). La seule différence entre les deux textes est

---

[1] Cf. II 85; III, 6.

[2] Nous avons sous les yeux la version arménienne de Socrate pour cette section et la suivante.

purement de style, et provient de l'affectation que met souvent Moïse de Khoren à employer des phrases bibliques.[1] Le Socrate grec, au contraire, offre une divergence notable en disant que le roi partit pour la chasse le lendemain (*Μεθ' ἡμέραν δὲ ἐξελθόντι αὐτῷ εἰς θήραν . . .*). Quant au reste du récit, il continue d'être beaucoup plus développé chez Socrate que chez Moïse.[2] Celui-ci, surtout vers la fin, abrège tellement qu'il en devient difficile à comprendre. Il oublie même de mentionner la disparition du brouillard, laissant à l'intelligence du lecteur le soin de suppléer aux lacunes de sa narration. On n'écrit ainsi que lorsqu'on fait un résumé, jamais lorsqu'on raconte librement soi-même. D'autre part Moïse ajoute:

1° Deux passages bibliques relatifs à la nature de cette obscurité miraculeuse (Job, XXXVIII, 34; Amos. V, 8).

2° Le fait que Mihran se souvient de ce qui est arrivé à Tiridate, au moment où ce dernier partait, lui aussi, pour la chasse, et est frappé de terreur en pensant que les châtiments divins peuvent également l'atteindre. Ce passage contient des expressions empruntées à Agathange.[3]

---

[1] *Եւ եղեւ ընդ աւուրսն ընդ այնոսիկ* . . . Luc. II, 1 et passim.

[2] Notons ici un petit détail qui n'est peut-être pas sans importance. M. de Kh. place la scène au milieu des montagnes (*ի դժուարս լերանց*). Socrate mentionne aussi les montagnes (*Ունէր մթագային խաւար՝ ուր էր որսն, զլերինս եւ զդաշտս*), mais c'est une particularité qu'il ajoute au texte de Rufin, où il est seulement question de forêts (in silvis).

[3] Ed. Tiflis, p. 128; Ven. p. 160.

III. Moïse de Khoren raconte qu'après la conversion de Mihran et sur la demande de sainte Nouné, des messagers furent envoyés à S. Grégoire pour savoir ce qu'il ordonnait de faire en de pareilles circonstances. L'Illuminateur répondit qu'il fallait, à son exemple, détruire les idoles et dresser la croix du Christ, en attendant l'arrivée de conducteurs spirituels. Le passage correspondant de Socrate se trouve à un tout autre endroit, vers la fin du chapitre, et les faits y sont exposés d'une manière bien différente: c'est à Constantin qu'on envoya des ambassadeurs,[1] après la conversion du peuple ibérien, pour traiter d'une alliance avec le peuple romain et demander un évêque et des prêtres.

Quant au récit du miracle, tel qu'il se trouve chez Moïse, les rapprochements de mots et les expressions caractéristiques ne permettent pas le moindre doute sur son origine. Voici en quels termes Socrate s'exprime: «Elle ordonna de dresser en un certain lieu le signe de la croix du Christ, mais comme ce n'était point l'ouvrage d'un artiste, il fut méprisé par beaucoup. La sainte femme passa alors toute la nuit en prières, et le lendemain la croix resplendissait de lumière, ce qui frappa d'étonnement tous ceux qui virent ce spectacle de loin ou de près. Ils furent ainsi confirmés dans leur foi.»[2] Le lecteur n'aura qu'à com-

---

[1] Rufin ajoute: «A la demande de la captive» (captivæ monitis). Peut-être y a-t-il ici une lacune dans le texte grec de Socrate. Je n'ai malheureusement pas la traduction arménienne de ce passage.

[2] *Եւ հրամայէր ուրեմն կանկնել զնշան խաչին Քրիստոսի. եւ զի ոչ էր գործ ճարտարի՝ արհամարհեալ*

parer ce fragment avec l'histoire de l'apparition de la croix miraculeuse au chap. 86 de Moïse de Khoren, pour être convaincu qu'il a sous les yeux la source où ce dernier a puisé. Il est vrai que, contrairement à ce que nous avons vu jusqu'ici, Moïse a largement amplifié l'original. Son récit est trop connu pour qu'il soit utile de le reproduire en entier. Il nous suffira de signaler quelques-unes des expressions qui trahissent le mieux l'emprunt: «Les Ibères apprirent qu'ils devaient adorer le signe de la croix du Christ; ... ils le dressèrent sur une colline... mais ayant constaté que c'était un morceau de bois, non pas une œuvre d'artistes, la plupart d'entre eux le méprisèrent...[1]

Si la suite de l'histoire, c'est-à-dire l'apparition de la croix miraculeuse, n'est pas aussi simple chez Moïse que chez Socrate, cela tient probablement à une méprise du premier sur la signification des mots *լուսաւորեալ լինէր նշան խաչին*, entendus dans le sens de l'apparition d'une croix lumineuse indépendante de la croix primitivement plantée. Ajoutez à cette croix une colonne de nuées et des étoiles, réminiscences de la vision de S. Grégoire chez Agathange, et vous comprendrez sans difficulté tous les développements auxquels se livre Moïse.

լինէր ի բազմաց։ Իսկ սուրբ կինն կայր յաղաւթս զգիշերն ամենայն, եւ ի վաղիւն լուսաւորեալ լինէր Նշան խաչին, որ հիացոյց զհեռաւորս եւ զմերձաւորս, եւ հաստատեցան ի հաւատսն։

1 ... *Նշանի խաչին Քրիստոսի. զոր արարեալ կանգնեցին... տեսին փայտ կոփեալ՝ ոչ ճարտարաց ինչ գործ, յոլովք քան զակաւս արհամարհեցին։*

Notons encore les additions suivantes qui ont contribué à changer l'aspect de la narration originale:

1° Des détails très circonstanciés, mais peu historiques, sur la divinité adorée par les habitants de Medzkhet et le culte tout particulier qui lui était rendu.

2° Des renseignements topographiques fort exacts sur la situation de la ville entre deux fleuves, l'un grand (le Kour) et l'autre plus petit (l'Araghwa).[1]

Enfin notre chapitre 86 se termine par un rapide exposé de l'activité missionnaire de sainte Nouné dans les autres provinces de l'Ibérie. Les textes de Socrate et de Rufin n'ont rien du pareil. Mais Moïse de Khoren semble avoir rédigé cette notice à l'imitation du résumé des travaux apostoliques de S. Grégoire qui se trouve chez Agathange;[2] il avait ainsi l'occasion de citer quelques expressions géographiques empruntées à ce dernier, et pouvait se permettre d'ajouter immédiatement après: «Ainsi que te l'apprend Agathange» (*որպէս ուսուցանէ քեզ Ագաթանգեղոս*). Cette clausule qui termine l'histoire de sainte Nouné n'est point isolée dans l'œuvre de Moïse de Khoren. Elle se retrouve entre autres à la fin du chapitre 83, extrait, comme nous l'avons vu, de la Vie de S. Silvestre, et est appuyée également sur une courte mention d'Agathange

---

[1] Il est vraiment étrange que la traduction en arménien moderne de Khoren Stephané reproduise (note 507) une bévue commise d'abord par Langlois, et regarde le fleuve plus petit comme étant l'Araxe!

[2] Ed. de Tiflis, p. 485; Ven., p. 624.

relative à la destruction des ennemis de Constantin.[1] Peut-on voir dans cette affirmation répétée autre chose qu'une dissimulation flagrante des sources utilisées, étant donné surtout qu'Agathange ne dit pas un mot des événements racontés dans les dits chapitres?

Nous croyons avoir réussi à montrer, par l'analyse critique à laquelle nous venons de soumettre le chapitre II, 86 de Moïse de Khoren, que l'histoire de la conversion des Ibères contenue dans ce chapitre est, abstraction faite des additions signalées,[2] foncièrement identique au récit de Bacour transmis par Rufin et Socrate.[3] L'examen de la partie essentielle de la narration de Moïse nous a permis de juger que

---

[1] Tiflis, p. 499; Ven. p. 643.

[2] Il serait intéressant de rechercher si ces additions appartiennent en propre à Moïse de Khoren, ou bien si peut-être nous avons là des éléments empruntés à une tradition locale. L'espace nous manque pour entreprendre aujourd'hui cette étude. Bornons nous à signaler le fait qu'aucun des écrivains anciens de l'Arménie ne parle de ces événements.

[3] La recension arménienne de l'histoire de la conversion des Ibères n'est pas du reste la seule qui existe. Le récit de Rufin a été adapté à la conversion du Yémen et à celle de l'Inde (Ethiopie); on le retrouve, au 17 septembre, dans le synaxaire arabe des Jacobites et dans le synaxaire éthiopien. Mais ici la «sainte femme» porte le nom de Théognoste. Il en est déjà question dans l'ouvrage de Jean de Nikiou, chronique écrite en grec vers la fin du VIIe siècle, et dont nous n'avons plus qu'une traduction éthiopienne. Cf. Zotenberg, La Chronique de Jean, évêque de Nikiou. Paris, 1879, p. 76 sv. — Synaxarium, das ist Heiligenkalender der Coptischen Christen, aus dem Arabischen übersetzt von F. Wüstenfeld. Gotha, 1879, p. 32 sv.

c'était un résumé du chapitre I, 20 de Socrate. Enfin la constatation, des rapprochements de mots et d'expressions, nous ramène au Socrate arménien. Nous allons maintenant justifier ces trois conclusions, en donnant à la dernière tous les caractères de l'évidence.

La partie du récit où nous avons signalé les ressemblances les plus frappantes entre les deux textes, est certainement celle qui a trait au miracle de la croix lumineuse. Or, cette partie ne se trouve que dans la traduction arménienne. Elle manque dans le texte grec, d'où elle ne peut pas être tombée puisqu'elle ne figure pas davantage dans le texte latin de Rufin.

C'est un tout autre miracle que racontent Rufin et Socrate: en construisant une église après leur conversion, les Ibères ne pouvaient parvenir, malgré tous leurs efforts, à dresser une colonne; mais, grâce aux prières de la captive, la colonne vint se placer d'elle même sur son piédestal. La version arménienne de Socrate donne également le récit de ce second miracle, que Moïse n'a pas jugé à propos de mentionner.

D'après tout ce qui précède, nous sommes donc conduit à formuler la même conclusion générale que lorsqu'il s'agissait de la Vie de S. Silvestre: Moïse a utilisé l'Histoire ecclésiastique de Socrate dans une version arménienne, et cette version était interpolée.

J'interromps ici, jusqu'à la publication du Socrate arménien, les recherches commencées

à l'occasion d'un passage de la Vie grecque de S. Silvestre, et qui m'ont conduit beaucoup plus loin que je n'aurais pu tout d'abord le supposer. Après les constatations nouvelles que nous a permis de faire l'examen des chapitres 86 et 88 du livre II, le lecteur serait étonné si je n'essayais pas de compléter et surtout de préciser davantage les conclusions de mon deuxième article.[1] Certes je regrette infiniment de n'avoir eu à ma disposition que quelques fragments du Socrate arménien; mais, malgré l'exiguité de mes ressources, l'étude en a été si fructueuse que je crois pouvoir, dès aujourd'hui, considérer comme acquis un certain nombre de résultats.

I. A partir du chapitre 83 du livre II, Moïse de Khoren a fait de nombreux emprunts à l'Histoire ecclésiastique de Socrate. Cela se comprend aisément. Jusqu'au chapitre 83 Moïse a consulté souvent et semble avoir pris pour guide la Chronique[2] et l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Arrivant à l'époque de Constantin ce fil conducteur vient à lui manquer. Il le retrouve tout naturellement dans l'Histoire de Socrate, considérée comme une suite à Eusèbe et également traduite en arménien. C'est là qu'il prendra l'ordre de succession des empereurs romains, des renseignements sur les conciles, etc. Est-ce bien une pure coïncidence qui fait que le dernier changement de règne signalé,

---

[1] Voir ci-dessus, p. 9 sv.

[2] Cf. II, 79 et Chron. II, p. 168 (ed. Aucher, in-fol).

Théodose II succédant à Arcadius, soit le même dans les deux ouvrages et soit annoncé presque dans les mêmes termes?[1] On peut prédire, sans risquer d'être mauvais prophète, que l'étude du Socrate arménien, avec ses interpolations jettera une lumière nouvelle sur bien des passages du livre III de l'Histoire d'Arménie.[2]

II. La traduction arménienne de Socrate dont se servait Moïse était celle qui est représentée par le manuscrit N° 693 de S. Lazare. Toutes les citations que nous avons reproduites, ainsi que les interpolations, le démontrent abondamment. Il est certain que la Vie de S. Silvestre a dû en faire partie dès l'origine, car elle se trouve dans tous les manuscrits de cette version signalés jusqu'à présent. Moïse de Khoren en donne lui même une preuve frappante en commençant par un emprunt à ce document l'usage qu'il fait de la traduction arménienne de Socrate.

III. Cette traduction date des dernières années du VII° siècle. L'auteur ne se nomme pas, mais il dédie son œuvre à

---

[1] *Τοῦ δὴ βασιλέως Ἀρκαδίου τελευτήσαντος . . . ὑπὸ δὲ τῷ υἱῷ τῷ νέῳ Θεοδοσίῳ . . . τὰ τῆς ἑῴας ἐτάττετο.* Socrate, VII, 1. — Վախճանեալ Արկադայ. փոխանակ թագաւորէ նորին որդի. որ կոչեցաւ Թէոդոս փոքր. Moïse de Kh. III, 54.

[2] Socrate fait mourir l'empereur Constance à Mopsucrènes (*ἐν Μόψου κρήναις*), entre la Cappadoce et la Cilicie (III, 47). M. d. Kh. place cette mort à Mopsueste, ville de Cilicie (ի Մոմփսուեստի քաղաքին Կիլիկեցւոց III, 12). Il serait intéressant de rechercher si la transformation de Mopsucrènes en Mopsueste ne remonte pas jusqu'au Socrate arménien, chez lequel nous avons déjà signalé des altérations de noms propres. Voir ci-dessus, p. 12, n. 1.

Nersèh Kamsarakan, consul et patrice.[1] Or, l'histoire ne nous donne qu'un patrice de ce nom, celui qui fut préposé au gouvernement de l'Arménie en 690 par Justinien II.[2] Asolik[3] nous apprend que Nersèh administra le pays pendant quatre ans, et qu'il eut pour successeur, en l'année 140 de l'ère arménienne, (= 691/92), Sembat le Bagratide. Il y a entre la datation grecque et celle du chroniqueur arménien une différence d'environ deux ans, que nous avons ici le droit de négliger. Une notice d'Asolik nous montre que Nersèh avait des goûts littéraires, puisque ce fut sur sa demande que Grégoire, chorévêque des Arscharouniens, composa un ouvrage. D'autre part d'après les termes mêmes du mémorial, il était déjà patrice lorsque la version arménienne de Socrate lui fut offerte. On peut donc sans témérité fixer la date de cette traduction entre les années 690 et 692.

Personne ne nous taxera d'exagération si nous supposons qu'un intervalle d'une dizaine d'années au moins a dû s'écouler entre la date de la traduction, et le moment où celle-ci a été utilisée par Moïse de Khoren. Notre étude

---

[1] On lit dans le mémorial du troducteur: Ո՛վ տէր Ներսէհ կամսարական, ապէ(՞)հիւպատ պատրիկ. որ եկեղեցեաց եւ շինող փշրա . . . P. Karékin, Catalogue des anciennes traductions arméniennes p. 696. — Cf. Asolik, éd. de S. Pétersbourg, p. 292, où le même passage est cité d'après un manuscrit appartenant à M. Esoff (ապիհիպատ au lieu de ապէհիւպատ).

[2] Lebeau, Hist. du Bas-Empire, éd. S. Martin, t. XII, p. 27 et 28.

[3] L. c. p. 101.

nous conduit donc, sans que nous ayons eu recours à d'autres moyens d'information que la recherche purement littéraire des sources, à conclure que l'Histoire d'Arménie, attribuée à Moïse de Khoren, ne peut pas avoir été écrite avant les premières années du VIIIe siècle.

Nous avons la ferme assurance que la publication du Socrate arménien, annoncée d'Etschmiadzin, ne fera que compléter et renforcer les arguments en faveur de cette conclusion.

Paris, le 14 mars 1893.



MOÏSE DE KHOREN

ET

L'ORIGINE DES PARTHES.

Moïse de Khoren regarde les Parthes, et par conséquent les rois arsacides de Perse et d'Arménie, comme des descendants d'Abraham. Cette opinion, au moins singulière, est formulée on ne peut plus clairement dans les deux passages suivants:

«Arsace le Brave, qui était de la descendance d'Abraham, de la lignée de Ketoura, monta sur le trône pour que fût accomplie la parole du Seigneur à Abraham: «De toi sortiront les rois des nations» (II, 1). «L'histoire sainte nous montre qu'Abraham est le vingt et unième patriarche depuis Adam [1], et c'est de lui que descend la race des Parthes. L'Ecriture nous dit en effet qu'Abraham, après la mort de Sara, prit pour femme Ketoura: d'elle naquirent Emran [2] et ses frères qu'Abraham,

---

[1] Cf. A. Carrière, Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales. Paris, 1891, p. 27.

[2] Le vrai nom est Zemran (Gen. XXV, 2). Les mss. de la Bible grecque portent *Ζομβϱᾶν*, *Ζεβϱᾶν*, *Ζεμβϱᾶν*, correspondant à l'hébreu זִמְרָן. La Bible

de son vivant, sépara d'Isaac en les envoyant dans les pays d'Orient. De ceux-ci est issue la race des Parthes, de qui descend Arsace le Brave» (II, 68).

Malgré la netteté de l'affirmation, l'idée de Moïse ne semble pas avoir fait fortune, et la plupart des historiens postérieurs la passent sous silence. Elle a cependant été admise par Samuel d'Ani [1] et Vardan le Grand. Ce dernier, dans son Panégyrique de S. Grégoire l'Illuminateur, en donne même une rédaction plus développée, avec des détails dont nous ignorons complètement la provenance. «Abraham, dit-il, rajeuni dans sa vieillesse par la vertu divine, engendra de Ketoura six fils, Emran, Eksan, Madan, Madiman, Esbouk et Sovilé [2]. Emran ayant tué Eksan et Madiman, Abraham craignit qu'après sa mort il ne tuât également Isaac. Il fit donc des présents à Emran et à ses frères, et les envoya en Orient où ils bâtirent la ville de Bahl, ainsi nommée d'après le nom du fils d'Emran; de là aussi la nation fut appelée Pahlav. C'est de Bahl que tire son origine la puissance d'Arsace le Grand, qui fit régner sur l'Arménie son frère Valarsace.» [3]

---

arménienne a bien Զեմրան, mais le զ de l'accusatif déterminé, qui devrait précéder le mot (զԶեմրան), a été omis comme il arrive parfois devant les mots commençant également par un զ. Moïse de Khoren a regardé le զ de Զեմրան comme étant le déterminatif et a lu Եմրան, Emran. Nouvelle preuve, après beaucoup d'autres, qu'il se servait uniquement de la Bible arménienne.

[1] Chron., éd. Zohrab et Mai, p. 9.

[2] La forme de quelques-uns de ces noms est corrompue; cf. Gen. XXV, 2.

[3] Սոփերք, Ե, p. 45.

Le même Vardan, dans son *Histoire*, va encore plus loin et range hardiment les Arméniens parmi les descendants d'Abraham, «le glorieux père de notre nation selon la chair et selon l'esprit».[1]

Nous pouvons donc constater que le développement de l'idée de Moïse de Khoren sur l'origine des Parthes — le petit roman de Vardan n'est pas autre chose —, aboutit à faire regarder les Arméniens comme des Sémites. L'auteur était loin de s'en douter lorsque, au début de son livre, il parlait avec une sorte de piété filiale de *notre Japhet* (I, 5).

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de chercher maintenant, soit à découvrir la source où Moïse a puisé son opinion, soit à reconstituer le raisonnement qui a pu le conduire à une pareille conclusion.

La tradition exégétique ne nous est ici d'aucun secours. Depuis l'historien Josèphe[2] jusqu'aux plus récents commentateurs du livre de la Genèse, tous les interprètes sont en effet d'accord pour envisager les fils de Ketoura comme représentant des tribus de la péninsule arabique. Aucun auteur connu, sauf Moïse, n'y a vu les Parthes. Nous sommes donc en présence d'une interprétation isolée du texte biblique, due selon toute vraisemblance à l'imagination de l'écrivain chez lequel nous la trouvons pour la première fois.

Mais alors par quelle voie Moïse est-il arrivé à découvrir les Parthes dans un passage de l'Ancien Testament?

---

[1] Venise, 1862, p. 29.
[2] *Antiq. jud.* I, xv.

D'après M. Karakachian, qui a soumis l'affirmation de Moïse à une critique rigoureuse [1], l'historien se serait mépris sur la valeur d'une expression de Genèse, XXV, 6, où il est dit qu'Abraham avait envoyé les fils de ses concubines dans *le pays d'Orient*. Il en aurait conclu qu'il s'agissait des territoires occupés par les peuples ariens de l'autre côté du Tigre. M. Karakachian montre avec raison que, dans le langage biblique, les expressions *pays d'Orient* et *fils de l'Orient* n'ont point une signification aussi étendue, et ne désignent, au contraire, que les régions de la Mésopotamie et de l'Arabie situées dans le voisinage de la Palestine. Il ajoute que, dans l'esprit de l'écrivain sacré, la promesse faite à Abraham: *des rois sortiront de toi* (Gen. XVII, 6), s'applique aux rois des Ismaélites ou Arabes, dont la généalogie est donnée aux chapitres XXV et XXXVI du livre de la Genèse, pendant qu'une promesse identique faite à Jacob (Gen. XXXV, 11) concerne les rois de Juda et d'Israël. Moïse s'est donc trompé en attribuant aux passages bibliques, sur lesquels il fonda sa théorie, un sens différent du sens véritable.

Nous n'avons rien à reprendre à l'argumentation de M. Karakachian. Cependant nous croyons qu'il a fait fausse route. D'abord il n'a pas remarqué que la citation biblique faite par Moïse est inexacte. Nulle part on ne trouve dans l'Ancien Testament le passage: *Des rois des nations sortiront de toi.* Le texte, tel qu'il est donné par Moïse de Khoren, résulte d'une combinaison de deux versets

---

[1] Քննական Պատմութիւն Հայոց. I, p. 225.

différents, 1° Gen. XVII, 6: des rois sortiront de toi, et 2° Gen. XVII, 16: des rois des nations sortiront d'elle, c'est-à-dire de Sara. Nous allons essayer de montrer que cette combinaison est le fruit d'un acte de réflexion, d'un dessein bien arrêté, et non pas le résultat d'une erreur de mémoire.

Deux familles, dans l'Histoire d'Arménie, s'élèvent bien haut au-dessus de toutes les autres: ce sont les Arsacides et les Bagratides. A chacune des deux est donnée l'origine la plus noble qu'ait pu rêver un auteur chrétien comme Moïse de Khoren: Abraham, le père du peuple élu. Il y a cependant entre elles une différence de dignité, et les Bagratides l'emportent en noblesse sur les Arsacides. Ils forment la branche aînée, la seule universellement reconnue comme légitime, et descendent d'Abraham par Sara[1]. Quant aux seconds, ils appartiennent à une branche cadette, ayant pour mère Ketoura, qu'Abraham épousa après la mort de Sara. Remarquons en passant que, d'après Moïse de Khoren comme d'après le texte biblique, il s'agit d'une femme légitime et non pas d'une concubine, comme le fut Hagar, mère d'Ismaël et des Arabes.

Voici maintenant comment Moïse est arrivé à ranger les Parthes parmi les descen-

---

[1] D'après M. de Kh. (I, 22), Schambath, l'ancêtre des Bagratides, était «un des principaux captifs d'entre les Hébreux» (մի ի գլխաւորաց Եբրայեցւոց գերելոց), et descendait par conséquent d'Abraham et de Sara. Les écrivains postérieurs firent passer cette descendance par David, le roi-prophète; cf. entre autres Mekhithar d'Ani, éd. Patk., p. 16: զմի ի գլխաւորաց Եբրայեցւոց խնդրեաց ի Նաբուքոդոնոսորայ. զՇամբաթ՝ յազգէ Դաւթի Մարգարէի:

dants d'Abraham. Pour lui, l'avénement au trône d'Arsace le Brave est l'accomplissement d'une prophétie; celui-ci devint roi pour que la parole du Seigneur à Abraham fût confirmée (առ ի հաստատել բանին Տեառն առ Աբրահամ. II, 1). Il fallait donc que cette parole contînt une indication plus ou moins nette, plus ou moins précise, se rapportant à Arsace ou à l'empire des Parthes. Or, si l'historien s'était borné à reproduire exactement le texte biblique de Genèse, XVII, 6: Des rois sortiront de toi, les lecteurs auraient vainement cherché en quoi cette parole avait été confirmée par l'avénement d'Arsace à la couronne. Chacun savait comment l'accomplissement de la prophétie avait eu lieu, et comment les rois des Arabes, d'Edom, d'Israël et de Juda descendaient d'Abraham. Si on sortait des temps bibliques, il n'y avait pas plus de raison pour appliquer la parole divine aux Arsacides qu'aux rois Sassanides ou aux empereurs de Constantinople, en un mot à tous les rois du monde.

Une légère modification du texte biblique, dont les éléments étaient du reste empruntés au même chapitre de la Genèse, permit à Moïse de restreindre la portée trop générale de la prophétie et de la rapporter aux rois Parthes, à l'exclusion de tous les autres. Au verset 16, Dieu dit à Abraham en parlant de Sara: Elle sera une souche de nations; des rois des nations descendront d'elle (եւ եղիցի յազգս, եւ թագաւորք ազգաց ի նմանէ եղիցին). Il n'y avait qu'à remplacer les rois du verset 6 par les rois des nations du verset 16, et la prophétie devenait pour les

contemporains de l'auteur d'une lumineuse clarté.

En effet, les historiens persans et arabes désignent toujours les rois de l'empire Parthe sous le nom de ملوك الطوائف molouk et-théwâîf, *rois des nations, des tribus ou des dynasties*, «nom qui exprime d'une manière fort juste l'espèce de régime féodal qui dominait alors en Asie, et les démêlés sans cesse renaissants des Arsacides».[1] Il ne semble pas douteux que cette dénomination ait été déjà employée au temps de Moïse de Khoren, et alors le passage de l'historien que nous venons d'étudier n'offre plus aucune difficulté. En lisant: *Des* **rois des nations** *sortiront de toi*, le lecteur comprenait: *Les* **rois des Parthes** *sortiront de toi*,[2] et la descendance d'Abraham de la dynastie des Arsacides était *confirmée* par l'autorité du livre divin.

Aussitôt que la promesse de Dieu à Abraham se trouvait ainsi interprétée, il fallait bien que les Parthes descendissent d'Abraham par Ketoura, puisque la descendance par Sara était réservée aux Bagratides et celle par Hagar, aux Arabes. L'envoi *en Orient* d'Emran et de ses frères ne faisait du reste que corroborer l'application de la prophétie.

Une question en terminant, qui touche à la date de Moïse de Khoren. A quelle époque les rois parthes ont-ils été désignés comme

---

[1] Saint-Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides*, t. II, p. 231.

[2] C'est pourquoi nous avons traduit, au commencement de cet article, *les rois des nations*, et non pas *des rois* etc.

rois des nations? Ce nom leur a-t-il été donné du temps des Sassanides, ou seulement plus tard par les Arabes? Ici je confesse non-seulement mon ignorance, mais encore mon incompétence. C'est un point d'histoire qui, je crois, n'a point encore été élucidé, et je me permets d'attirer de ce côté l'attention des savants qui s'occupent spécialement de philologie et d'histoire iraniennes.

Paris, 15 février, 1893.



ERRATA.

P. 6, l. 14. Effacer la virgule avant Constantin. — l. 31. Lire soit au lieu de siot

P. 34, l. 9. Lire les mêmes au lieu de les même.

P. 39, n. 1. Lire Rufin au lieu de Rnfin.

P. 41, l. 16. Lire de pareil au lieu de du pareil.

P. 42, l. 6. Lire lesdits au lieu de les dits.

P. 43, l 2. Effacer la virgule avant des rapprochements.



NOUVELLES SOURCES
DE
MOÏSE DE KHOREN.

NOUVELLES SOURCES

DE

MOÏSE DE KHOREN

ETUDES CRITIQUES

PAR

A. CARRIÈRE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ETUDES

SUPPLÉMENT

VIENNE

IMPRIMERIE DES MECHITHARISTES

1894.

En ajoutant ce *Supplément* au petit volume publié l'année dernière sous le titre de *Nouvelles sources de Moïse de Khoren*, je ne viens point soumettre à un nouvel examen les faits déjà exposés. Non pas que je croie le sujet épuisé, loin de là; mais la question ne pourra être utilement reprise qu'après une étude critique des traductions arméniennes de Socrate, et la condition de cette étude est la publication préalable des textes. En attendant, nous allons chercher dans une autre direction quelques sources non encore signalées de l'*Histoire d'Arménie*.

Les essais contenus dans le présent fascicule sont, comme les précédents, des articles détachés, écrits indépendamment l'un de l'autre, à mesure que mes recherches conduisaient à un résultat. Lorsque je rédigeais l'article sur Malalas, je ne soupçonnais même pas que j'aurais à le faire suivre d'un article sur Procope. Je reproduis cependant ces petits travaux sans y rien

changer. Je me suis trop bien trouvé d'avoir adopté ce système l'an dernier, pour y renoncer aujourd'hui.

La Lettre au P. J. Dashian, qui viendra en premier lieu, est avant tout l'aveu d'une erreur qui m'a maintenu assez longtemps sur une fausse piste. J'avais cru découvrir dans Moïse de Khoren des traces certaines d'une utilisation de la Chronique pascale. Je me trompais, et j'ai été bien près de ne m'en apercevoir que lorsqu'il eût été trop tard. Heureusement j'ai pu constater à temps que tous les passages de la Chronique pascale que j'avais comparés avec le texte de l'Histoire d'Arménie, étaient eux-mêmes des emprunts faits à la Chronique de Jean Malalas, plus ancienne de quelques années. C'est donc cette dernière qui a dû servir de source à l'historien arménien. Quant à l'hésitation entre les deux Chroniques que trahit ma lettre, elle n'avait aucune raison d'être, et montre seulement mon peu d'expérience en matière de littérature byzantine.

J'ai pu, dans le second article, mettre seize passages de Malalas en regard du texte arménien de Moïse de Khoren. Le rapprochement dénote une parenté si étroite, qu'on en est réduit, me semble-t-il, à cette alternative: Si Moïse de Khoren n'a pas emprunté à Malalas, c'est Malalas lui-même qui a mis à profit l'Histoire d'Arménie. Le choix entre les deux solutions ne sera douteux pour per-

sonne. Mais ceux qui ne voudraient pas admettre mes conclusions, pourraient encore se rejeter sur l'hypothèse d'une source commune aux deux auteurs. Je crois avoir démontré la grande invraisemblance de cette objection. L'article sur Moïse de Khoren et Procope en fera, je l'espère du moins, ressortir l'inanité.

Là, ce n'est plus seulement d'un emprunt littéraire qu'il s'agit, mais de la relation d'un fait qui a sa date. Au milieu du VI[e] siècle, l'historien Procope a parlé d'un monument épigraphique, se rapportant à la colonisation de l'Afrique septentrionale par les Cananéens, et qui existait encore de son temps. Moïse de Khoren cite également cette inscription. Or, nous avons établi que Procope était le véritable auteur de la découverte, du moins le premier qui l'ait publiée. Il a donc écrit avant l'historien arménien, dont le récit du reste dépend, non de Procope lui-même, mais d'une source de seconde main. Que l'on y reconnaisse un fragment perdu de Malalas, comme je le pense, ou bien un passage de tout autre chroniqueur, le résultat sera le même. L'hypothèse d'une source commune n'est plus une défense pour mes contradicteurs, puisque, en aucun cas, on ne peut remonter au delà de l'année 550, date de la publication de la Guerre des Vandales, soit un siècle environ après la date que l'opinion traditionnelle assigne à la composition de l'Histoire d'Arménie.

En résumé, nous avons démontré dans le livre de Moïse de Khoren la présence de documents de la fin du VI[e] siècle. Nos lecteurs sauront apprécier jusqu'à quel point ces Nouvelles sources peuvent servir à confirmer nos précédentes conclusions, tirées des emprunts faits au Socrate arménien.

A. C.

Paris, le 21 mars 1894.



Lettre au P. J. Dashian

Je ne devais plus m'occuper de la critique des sources de Moïse de Khoren, jusqu'au moment où j'aurais sous les yeux l'édition annoncée des traductions arméniennes de Socrate. Cela, je me l'étais bien promis, et j'en avais en quelque sorte pris l'engagement devant les lecteurs du Hantess. [1] Je m'attendais naturellement à trouver des contradicteurs, et ne voulais leur répondre que lorsque je possèderais les textes complets. Les contradicteurs sont venus ; ils m'ont beaucoup appris, mais n'ont pu m'amener à modifier mes conclusions. M. Malkhasiantz, le P. Basile Sarkisian, M. Norayr de Byzance, etc., verront bientôt, je l'espère du moins, avec quel soin j'ai étudié leurs travaux et pour quelles raisons je ne suis pas d'accord avec eux.

Si, comme je le crois toujours, l'Histoire d'Arménie n'a pu être rédigée avant le commencement du VIII[e] siècle, le champ ouvert à la recherche des sources utilisées par l'auteur s'élargit considérablement. J'ai commencé à l'explorer, et la moisson me paraît avoir été des plus riches. Pour en faire part aux lecteurs du Hantess, je vous avais annoncé et j'avais écrit un article sur

---

[1] Հանդէս, 1893, p. 184. Nouvelles sources, p. 43 sv.

les emprunts faits par Moïse de Khoren à la Chronique pascale, qui date des dernières années d'Héraclius (610—641). [1]) Je n'avais pas moi-même découvert les passages allégués, qui figurent déjà presque tous dans l'édition des frères Whiston (1736), mais j'y avais reconnu des sources de l'historien arménien. Au dernier moment, à la veille de mon départ pour un voyage de vacances, je constate que tous ces passages se retrouvent dans la Chronique de Jean Malalas, qui va jusqu'à la fin du règne de Justinien (565), mais dont la composition est peut-être plus tardive. [2])

Laquelle des deux Chroniques l'auteur de l'Histoire d'Arménie a-t-il mise à profit ? Il ne sera possible de répondre à cette question qu'après une étude minutieuse des textes à laquelle je n'ai pas le temps de me livrer actuellement, étude rendue plus difficile encore par ce fait que nous ne possédons plus le texte original de la Chronique de Jean Malalas, mais seulement un abrégé. Après un examen rapide, je serais disposé à croire que Moïse de Khoren s'est servi de la Chronique de Malalas, qui contient d'assez nombreux passages utilisés par l'écrivain arménien et qui manquent dans la Chronique pascale.

Renonçant donc aujourd'hui à vous envoyer l'article annoncé sur cette dernière Chronique, article qui est complètement à

---

[1]) Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Litteratur, p. 116.

[2]) ibid. p. 112.

refaire, je me borne à mettre sous vos yeux un passage de Malalas qui me semble avoir servi de source au chap. III, 12 de l'Histoire d'Arménie, pour la partie qui concerne les dernières années du règne de Constance, la guerre contre les Perses et la mort de l'empereur à Mopsueste. On a reconnu depuis longtemps combien le récit de Moïse était insuffisant et inexact, et il était difficile de comprendre comment un historien arménien se servait de termes aussi vagues pour mentionner une guerre que la prise d'Amida avait dû rendre célèbre parmi ses compatriotes. La comparaison des deux fragments qui suivent montrera, je l'espère, que Moïse n'a guère fait que transcrire les renseignements fort incomplets d'un auteur grec.

J. Mal., p. 325 sv.	M. Khor. III, 12.
Ἐπὶ δὲ τῆς αὐτοῦ (Κωνσταντίου) βασιλείας ἐκίνησαν οἱ Πέρσαι, ἤτοι Ἀββουραρσάκιος (Σαββουραρσάκιος) ὁ βασιλεύς.	
καὶ ἐπεστράτευσε κατ' αὐτῶν ποιήσας Καίσαρα Ἰουλιανὸν συγγενέα αὐτοῦ . . .	Իսկ Կոստանդեայ արարեալ Կեսար զՅուլիանոս, սպառազինեցաւ ընդդէմ Պարսից.
καὶ κατελθὼν ἐπὶ τὰ Περσικὰ	Եւ տուեալ ճակատ, երկոքին կողմանքն պարտեցան. քանզի բազումք անկան յիւրաքանչիւրոց, եւ ոչ մի ի միւսոյ թիկունս դարձոյց, մինչեւ ի հաւանութիւն եկեալ,

ἐποίησε πάκτα εἰρήνης μετὰ Περσῶν ἐπὶ φανερὸν χρόνον, πολλῶν πεσόντων ἐξ ἀμφοτέρων ἐν τῇ συμβολῇ.	արարին խաղաղութիւն ամս սակաւս։
Καὶ ὑποστρέψας . . .	Եւ ի Պարսից դարձեալ Կոստանդեայ,
καὶ εἰσελθὼν ἐν Μαμψουεστίᾳ πόλει τῆς Κιλικίας, ἀρρωστήσας τελευτᾷ ἐκεῖ.	յերկար հիւանդացեալ վախճանեցաւ ի Մոմփսիւեստի քաղաքին Կիւլիկեցւոց։

Remarquer que Moïse de Khoren et Jean Malalas sont les seuls auteurs, à ma connaissance, qui parlent d'une paix ou d'une trève entre Sapor et Constance. On ne trouve pas non plus chez d'autres historiens la mention de Mopsueste, [1]) — dont le nom est orthographié identiquement dans les deux textes — comme lieu de la mort de Constance. J'ai déjà fait observer plus haut que le texte de Malalas ne nous avait été transmis qu'en abrégé.

Je pourrais dès aujourd'hui vous indiquer les nombreux passages du chronographe grec qui se prêtent à la même comparaison avec l'historien arménien. Il me semble pourtant qu'il vaudra mieux les donner au cours d'une étude plus approfondie. Je me bornerai donc à vous signaler un fragment de Moïse de Khoren dont j'avais jusqu'à présent cherché en vain l'origine ; c'est le récit du mas-

---

1) Je me suis donc trompé en supposant que le Mopsueste de Moïse de Khoren pouvait être une altération du Mopsucrènes de Socrate, due au traducteur arménien. Nouv. sources, p. 45, n. 2.

sacre des habitants de Thessalonique par Théodose; cf. M. Khor., III, 39, et J. Malalas, ed. Bonn. p. 347.

Je connais toutes les objections qu'on pourra me faire après la lecture d'une note aussi hâtivement rédigée. Je vous prie seulement de vouloir bien attendre, pour formuler un jugement définitif, que j'aie exposé en détail le résultat de mes recherches. Si je vous adresse dès maintenant ce fragment isolé, en vous priant de lui accorder l'hospitalité du Hantess, c'est que j'ai de sérieuses raisons pour attirer le plus tôt possible l'attention des arménisants sur la Chronique de J. Malalas. Divers indices me portent à croire que l'auteur de l'Histoire d'Arménie en avait sous les yeux une traduction arménienne, faite sur un texte grec non encore abrégé. Cette traduction existe-t-elle encore? Ne serait-elle pas enfouie dans les trésors de la bibliothèque patriarcale d'Etschmiadzin? Je n'en ai trouvé, je l'avoue, aucune trace dans les ouvrages imprimés.

La découverte d'une pareille traduction serait d'une importance qu'on ne saurait exagérer, au point de vue de la littérature arménienne d'abord, bien plus encore au point de vue de la chronographie byzantine.[1])

Veuillez agréer, etc.

A. CARRIÈRE.

Paris, le 11 septembre 1893.

[1]) Krumbacher, *l. c.*

Nouvelles Sources

de Moïse de Khoren.

V.

Moïse de Khoren et la Chronique de Malalas.

La critique historique n'est point une science exacte, dans le sens où ce mot sert à qualifier l'arithmétique ou la géométrie. Elle ne s'appuie sur aucun axiome, procède d'une manière empirique, et n'aboutit le plus souvent qu'à des résultats hypothétiques. Le degré de certitude qu'elle nous permet d'atteindre n'a jamais les caractères de l'évidence mathématique; la nature des sujets sur lesquels s'exerce l'étude critique le veut ainsi. Et c'est pour cela que les démonstrations historiques les plus solides en apparence rencontrent toujours, ou du moins peuvent rencontrer des contradicteurs. L'expérience journalière est là pour le prouver.

Nous venons de constater un fait, mais le résultat de cette constatation ne doit pas être de nous conduire au scepticisme en matière d'histoire. D'autre part, en effet, nous pouvons affirmer avec non moins de certitude que nous ne cessons d'approcher de la vérité historique, et cela grâce aux travaux accumulés des générations précédentes, au perfectionnement des méthodes de recherche,

à la rigueur toujours plus grande avec laquelle est aujourd'hui menée l'investigation scientifique. Le progrès dans ce sens est à un tel point indéniable, qu'il n'est mis en doute par personne.

Lors donc qu'une suite d'études méthodiquement conduites nous amène à formuler des conclusions en opposition avec les idées antérieurement reçues, il faut nous attendre à la contradiction. C'est dans l'ordre. Il serait même regrettable qu'il en fût autrement; car la contradiction met souvent en lumière des faits jusque-là trop négligés, accentue parfois la faiblesse de certains arguments, et oblige toujours le chercheur consciencieux à mieux étayer ses résultats. Pour celui-ci, il ne sera jamais plus fort que lorsqu'il pourra prendre la question en litige par un autre côté, entrer dans une nouvelle voie et montrer qu'elle aboutit au même terme que le chemin précédemment suivi. Il arrivera ainsi, comme lorsqu'il s'agit d'un calcul, à faire la preuve de sa première opération.

C'est une preuve de cette nature que je voudrais apporter aujourd'hui aux conclusions que j'ai été conduit à formuler par l'étude d'une des sources de Moïse de Khoren, le Socrate arménien précédé de la Vie de S. Silvestre. J'ai cru être en droit de faire le raisonnement suivant: «Si l'Histoire d'Arménie n'a pas été écrite au Ve siècle, comme le veut la tradition, mais bien au VIIIe siècle, ce qui me paraît résulter de mes recherches, il serait bien étonnant que les deux siècles intermédiaires, le VIe et le VIIe, n'eussent point contribué à fournir quelques

sources à Moïse de Khoren. Si donc je ne trouve rien en parcourant la littérature historique de ces deux siècles, ma première argumentation n'en sera pas renversée, mais elle perdra, même à mes yeux, le caractère d'évidence que je lui attribuais. Si au contraire je peux montrer que l'auteur arménien a puisé plus ou moins largement dans un ou plusieurs auteurs, non encore nommés dans le débat, du VI[e] ou du VII[e] siècle, la thèse que j'ai précédemment soutenue devra recevoir de ce chef une éclatante confirmation.»

J'ai déjà raconté, dans une lettre au savant P. J. Dashian[1], comment j'avais d'abord cru découvrir dans la Chronique Pascale une des sources de Moïse de Khoren, et comment je fus amené à remonter jusqu'à la Chronique de Jean Malalas (fin du VI[e] siècle). Il est donc inutile de revenir sur des faits déjà connus des lecteurs du Hantess. Il serait également hors de propos d'entamer ici une discussion sur la date exacte de la Chronique de Malalas, qui, dans l'état actuel du texte, s'arrête à la 37[e] année de Justinien (563); mais, comme l'unique manuscrit qui nous l'a transmise est mutilé de la fin, on a pu soutenir que l'auteur avait poussé son travail jusqu'à l'avénement d'Héraclius (610).[2] Pour le but que nous poursuivons, il nous suffit de savoir que l'ouvrage ne peut être antérieur au

---

[1] Voyez plus haut, p. 1.

[2] Voyez K. Krumbacher, Gesch. der byzant. Litteratur, p. 112 sv.

dernier tiers du VI[e] siècle. Quant à sa valeur historique, on en jugera facilement par les erreurs qu'il fait commettre à Moïse de Khoren. Ses nombreuses imperfections n'empêchèrent pas le livre de Malalas de devenir populaire, et de servir de source à la plupart des chroniqueurs qui vinrent après lui et l'imitèrent. Nous croyons toujours plus fermement qu'il en exista une traduction arménienne, et que l'auteur de l'Histoire d'Arménie ne connut Malalas que par cette traduction.

Les rapprochements que nous allons établir entre les textes de Moïse de Khoren et de Malalas,[1]) ne sont pas tous également probants. Pour quelques uns, en petit nombre il est vrai, la ressemblance pourrait à la rigueur s'expliquer autrement que par une relation de dépendance. Aussi avions-nous d'abord songé à donner en première ligne les citations les plus décisives, celles qui montrent le plus clairement que l'arménien est tantôt un abrégé, tantôt une traduction mot pour mot du grec. L'emprunt une fois mis hors de doute, nous aurions produit les passages moins caractéristiques, qui auraient ainsi bénéficié de la démonstration antérieure. Une pareille manière de procéder n'avait rien que de très-légitime, et pourtant nous y avons renoncé. Il nous a semblé qu'en suivant Moïse de Khoren lui-même, chapitre par chapitre, nous échapperions complètement au reproche d'avoir groupé et présenté

---

[1]) Nous citons Malalas d'après l'édition de Bonn, 1831.

les faits dans un ordre artificiel plus favorable à nos conclusions. Au lecteur donc de se faire une opinion personnelle en étudiant chacun des seize fragments sur lesquels va porter la comparaison de l'Histoire d'Arménie avec la Chronique de Malalas. Il appréciera les textes, pèsera la valeur des rapprochements, et pourra ainsi tirer facilement lui-même les conséquences qui lui paraîtront résulter de son examen.

Plusieurs des passages que nous allons citer sont de nature à provoquer d'assez longs commentaires. Comme nous voulons nous borner à la recherche des sources de Moïse de Khoren, et non pas écrire les notes d'une édition savante, nos observations ont été réduites à ce qui est strictement nécessaire pour l'intelligence et la comparaison des deux textes.

I.

Moïse de Kh. II, 13.	Malalas, p. 155—156.
Կրիւսոս անցեալ ընդ Ալիւս գետ քակեսցէ զիշխանութիւնս։	*Κροῖσος Ἅλυν ποταμὸν ϑιαβὰς μεγάλην ἀρχὴν καταλύσει.*

Hérodote parle de cet oracle ambigu, mais n'en cite pas le texte.[1]) Le vers prononcé par la Pythie:
Κροῖσος Ἅλυν διαβὰς μεγάλην ἀρχὴν καταλύσει
nous a été transmis par Aristote.[2]) Malalas, qui est fort peu lettré, défigure le vers et en rompt

1) Hérod. I, 53.
2) Rhetor. III, 5.

la mesure par l'intercalation du mot *ποταμόν*, traduit par *գետ* dans l'arménien de Moïse de Khoren.

II.

Moïse de Kh. II, 76.	Malalas, p. 301—302.
	Ἐπὶ δὲ τῆς βασιλείας
. . . Տակիտոս	*τοῦ αὐτοῦ Ταχίτου*
ընդդէմ Արտաշրի [1])	
գայ զկողմամբք Պոնտոսի	*ἐγένετο πόλεμος ἐν τῇ Ποντικῇ*
	καὶ κατῆλθεν ὁ αὐτὸς βασιλεὺς πολεμῶν,
. . . որ եւ սպանաւ ի յիւ-րոցն	*καὶ ἐσφάγη*
ի Ճանիւս պոնտացւոց որ են Խաղտիք. նոյնպէս եւ եղբայր նորա	*ἐν Ζταννικῇ* [2]) *τῆς Πόν-του . . .*
Փղորիանոս . . .	*Φλωριανός . . . ἐπε-στράτευσεκατὰΠερσῶν, καὶ ὡς κατέρχεται*
ի Տարսոն ։	*ἐν Ταρσῷ, ἐσφάγη ὑπὸ τῶν ἰδίων . . .*

Les anciens auteurs sont très partagés sur le lieu où l'empereur Tacite succomba à la maladie ou fut tué par ses troupes (276). Zosime le fait mourir en Europe; Aurélius Victor (Epitome), à Tarse en Cilicie; le même Victor (de Cæsaribus), à Tyane en Cappadoce; Moïse de Khoren et Malalas sont les seuls qui placent l'événement dans le pays des

---

[1]) Rappelons en passant qu'Artaschir († 241) était mort depuis trente quatre ans lorsque Tacite revêtit la pourpre impériale (276).

[2]) Corriger en *Τζαννικῇ*; cf. *οἱ Τζάννοι*, Mal. p. 347, l. 8; *Τζανικὴ*, Procope, de Bello Pers. II, 29.

Tzanes, que les Arméniens nommaient la Chaldie.[1])

III.

Moïse de Kh. II, 79.	Malalas, p. 302.
	Ὁ δὲ αὐτὸς βασιλεὺς Πρόβος ἐπολέμησε τοῖς Γότθοις ἐν τῷ Σιρμίῳ.
Եւ ի պատերազմելն Պռոբոսայ ընդ Գութս, եղեւ սով սաստիկ.	καὶ ἐν τῷ πολεμεῖν αὐτὸν ἐγένετο λιμὸς κοσμικὸς μέγας,
եւ յոչ գտելոց շտեմարանաց՝	καὶ μὴ εὑρεθέντων ἀναλωμάτων
յարեան զօրքն ի վերայ եւ սպանին զնա ։	ἐστασίασεν ὁ στρατός. καὶ ἐπελθόντες ἔσφαξαν αὐτὸν ἐν τῷ Σιρμίῳ ...

La ressemblance des deux textes paraîtra encore plus frappante, lorsqu'on saura que Malalas et Moïse de Khoren sont de nouveau les seuls historiens qui attribuent à une famine les cause de la révolte des soldats de Probus.

IV.

Moïse de Kh. II, 83.	Malalas, p. 316—317.
. . . զոր արարեալ սիւգնոյն	...ἐποίησε σίγνον σταυροῦ, ὡς εἶδεν ἐν τῷ οὐρανῷ,
եւ առաջաբերեալ, յաղթեաց պատերազմացն ։	καὶ προηγεῖτο αὐτοῦ... ἐνίκησε τὸν πόλεμον κατὰ κράτος.

---

1) Cf. M. de Kh. Géogr. éd. Patk. p. 16.: Ճանեթ, որք են Խաղտիք. Au lieu de Ճանեթ (ႽႠႬႤႧ) Saint-Martin a gardé la leçon Ճանիւ ։

Malalas paraît ici avoir abrégé une source très-semblable à l'interpolation signalée par nous dans la Vie arménienne de S. Silvestre.[1]) L'emploi du mot σίγνον[2]) (սիւգնոյն, signum) dans les deux textes ne peut s'expliquer par une simple coïncidence.

V.

Moïse de Kh. II, 87.	Malalas, p. 319.
Զոր արարեալ Կոստան-դիանոսի, յետ այսորիկ	Ὁ δὲ βασιλεὺς Κων-σταντῖνος
առաքեաց	ἔπεμψε
զՀեղինէ զմայր իւր	τὴν ἑαυτοῦ μητέρα τὴν κύραν Ἑλένην
յԵրուսաղէմ ի խնդիր	εἰς Ἱεροσόλυμα εἰς ἀναζήτησιν
պատուական խաչին,	τοῦ τιμίου σταυροῦ·
զոր եւ եգիտ իսկ	ἥτις καὶ εὑροῦσα ἀνή-γαγε
զփրկական փայտն,	τὸν αὐτὸν τίμιον σταυρὸν
հանդերձ հինգ բեւե-ռօքն։	μετὰ τῶν πέντε ἥλων.

L'arménien est évidemment traduit du grec, et la dépendance du premier texte vis-à-vis du second se trouve encore accentuée par ce fait que la phrase qui précède immédiatement dans l'arménien, relève aussi, sinon pour la forme, du moins pour le fond, d'une affirmation inexacte énoncée quelques lignes plus haut par Malalas (p. 317).

Քանզի Շապուհ աղաչեաց զԿոստանդիանոս զյաղ-	Καὶ ἐπεστράτευσε κατὰ Περσῶν καὶ ἐνίκησε καὶ

[1]) Nouv. sources, p. 15 sv.
[2]) Ce mot se rencontre sept fois chez Malalas dans le sens d'enseigne militaire.

թողն, խնդրել հաշ-տութիւն, եւ հաստատել խաղաղութիւն մշտնջե-նաւոր. (զոր արարեալ են։)	ἐποίησε πάκτα εἰρήνης μετὰ Σαραβάρου[1]), βασιλέως Περσῶν, τοῦ Πέρσου αἰτήσαντος εἰρήνην ἔχειν μετὰ Ῥωμαίων.

Aucun historien n'admet que la paix ait été conclue entre Constantin et Sapor, encore moins qu'elle ait été demandée par le roi de Perse. Il n'en est question que dans la Vie de Constantin[2]) d'Eusèbe, que n'a point connue Moïse de Khoren, mais qui a peut-être servi de source à Malalas.

VI.

Moïse de Kh. II, 88.	Malalas, p. 292.
	Καὶ τὸ δὲ λεγόμενον Στρατήγιον ἀνενέωσεν ὁ αὐτὸς Σέβηρος·
. . . . որպէս տիեզե-րակալին	πρώην γὰρ ἦν κτισθὲν ὑπὸ
Աղեքսանդրի Մակեդո-նացւոյ,	Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος,
յորժամ անտի ընդդէմ Դարեհի	ὅτε κατὰ Δαρείου
սպառազինեցաւ, եւ սակս այնորիկ շինեաց յիշա-տակ իւր	ἐπεστράτευσεν, ὃς καὶ
զաստացեալն Ստրատիգին.	ἐκάλεσε τὸν τόπον Στρατήγιον[3])
քանզի ի նմին զպատերազ-	ἐκεῖ γὰρ στρατηγήσας

---

[1]) Lire Σαπώρου.
[2]) IV, 57.
[3]) La Chronique pascale (p. 265 D), dont la source est ici Malalas, a la leçon Στρατῆγιν (Ստրատիգին), qui pourrait bien être la plus ancienne.

մակածեալ յօրինեաց զկազ-մութիւն։	τὰ τοῦ πολέμου ὥρμη-σεν εἰς τὸ πέραν κατὰ Περσῶν.
Զոր յետոյ Սեւերիոս արքայ Հռովմայեցւոց նորոգեաց։	

VII.

Moïse de Kh. II, 88.	Malalas, p. 291.
...եւ ինքն շինեաց զբա-ղանիսն	...καὶ ἔκτισε δημόσιον λουτρὸν τὸ λεγόμενον Ζεύξιππον, διότι ἐκεῖ ἵστατο ἐν μέσῳ τοῦ τε-τραστῴου
ի տեղւոջ սեանն որ ունէր ստորագիր	στήλη χαλκῆ τοῦ Ἡλίου, καὶ ὑποκάτω αὐτῆς ἔ-γραφε
խորհրդական անունն Արե-գակն,	τὸ μυστικὸν ὄνομα τοῦ ἡλίου,
ըստ Թրակացւոց բառի Զեւքսիպոն,	Ζευξίππῳ θεῷ· οἱ δὲ Θρᾷκες οὕτως ἔλεγον τὸν ἥλιον. Οἱ δὲ τῆς πό-λεως Βύζης οὕτως
որոյ կոչմամբ յորջորջե-ցան եւ բաղանիքն։	ὠνόμαζον τὸ αὐτὸ δη-μόσιον [λουτρὸν][1]) Ζεύξιππον κατὰ τὸ ὄνο-μα ὅπερ εἶχε τὸ πρότε-ρον ὁ τόπος.

VIII.

Moïse de Kh. II, 88.	Malalas, p. 292.
Սա շինեաց եւ	... Καὶ κτίσας ὁ αὐτὸς βασιλεὺς καὶ κατέναντι

---

[1]) Mot rétabli dans le texte d'après la Chron. pasc.

	τοῦ ἱεροῦ τῆς Ἀρτέμιδος
զտեսարանն եւ զգազա-	κυνήγιον μέγα πάνυ, καὶ
նամարտկացն	κατέναντι τοῦ ἱεροῦ τῆς
	Ἀφροδίτης
եւ զխաղալկացն, եւ զձի-	θέατρον· τὸ δὲ Ἱππικὸν
ընթացսն	ἔστησεν . . .
ոչ կատարմամբ։	ὅπερ οὐκ ἔφθασε πλη-
	ρῶσαι.

IX.

Moïse de Kh. II, 88.	Malalas p. 320.
Ասեն եւ զայս, եթէ	Ὁ δὲ αὐτὸς Κωνσταν-
	τῖνος
գաղտնի եհան ի Հռովմայ	ἀφελόμενος ἀπὸ Ῥώμης
	κρύφα
զաստացեալն Պաղադիոն	τὸ λεγόμενον Παλλάδιον
քերածոյ, եւ եդ զնա ի	ξόανον,[1]) ἔθηκεν αὐτὸ
	εἰς
	τὸν ὑπ' αὐτοῦ κτισθέντα
Փորոնին	Φόρον
ներքոյ սեանն	ὑποκάτω τοῦ κίονος τῆς
	στήλης
զոր ի յիւրմէ կանգնեալ։	αὐτοῦ,
	ὥς τινες λέγουσι τῶν
	Βυζαντίων ὅτι ἐκεῖ κεῖ-
	ται.

Les passages cités sous VI, VII, VIII, IX appartiennent au même chapitre de Moïse de Khoren et constituent presque toute la seconde partie de II, 88.[2]) Je les ai repro-

---

[1]) *Ξόανον,* statuette en bois, vient de *ξέω,* gratter, râcler, polir, comme քերածոյ est dérivé de քերել, qui a la même signification que *ξέω.*

[2]) Il ne sera pas inutile de mettre les textes que nous venons de comparer en regard des rappro-

duits dans l'ordre où les présente le texte arménien, et si j'ai dû les séparer, c'est qu'ils correspondent à des endroits différents du texte de Malalas. Il n'y a pas lieu d'insister sur la ressemblance, je pourrais dire l'identité, des citations. Nous nous bornons à attirer l'attention du lecteur sur ce fait que presque tous les détails donnés dans ces fragments ne se trouvent que chez Malalas. et chez Moïse de Khoren. La Chronique pascale transcrit presque mot pour mot le texte de Malalas.

X.

Moïse de Kh. III, 12. Malalas, p. 325—326.

Je ne reproduis pas ici ces textes, relatifs à la mort de l'empereur Constance, qui ont déjà été donnés plus haut, page 3.

XI.

Moïse de Kh. III, 21.	Malalas, p. 339 sv.
Սաստիկ և յոյժ ահաւոր էր ի վերայ անիրաւաց Վաղենտինիանոս. որով և դատաւորս իշխանս վասն յափշտակութեան սատակեաց,	Ὁ δὲ θειότατος βασιλεὺς Βαλεντινιανὸς πολλοὺς συγκλητικοὺς καὶ ἄρχοντας ἐπαρχιῶν ἐφόνευσεν, ὡς ἀδικοῦντας καὶ κλέπτοντας καὶ ἁρπάζοντας. Τὸν δὲ πραιπόσιτον τοῦ παλατίου
և զՌոդանոս ոմն	αὐτοῦ ὀνόματι Ῥοδανόν,

chements établis pour les mêmes passages, — mais non sans une pointe d'ironie —, par le savant P. Basile Sarkisian. Voyez Տեսութիւն Սեղբեստրոսի պատմութեան եւ Մ. Խորենացւոյ աղբերաց. Վենետիկ, 1893, p. Լ et ԼԱ.

	ἄνδρα δυνατώτατον καὶ εὔπορον καὶ διοικοῦντα τὸ παλάτιον
ներքինապետ	ὡς πρῶτον ὄντα ἀρχιευνοῦχον καὶ ἐν μεγάλῃ τιμῇ ὄντα,
այրեաց կենդանւոյն։	ζῶντα ἔκαυσεν . . .
քանզի երիցս Հրամայեաց, եւ ոչ դարձոյց զյափշտակութիւն	ὁ γὰρ πραιπόσιτος αὐτοῦ Ῥοδανὸς ἥρπασεν
ընչից կնոջ միոյ այրւոյ։	οὐσίαν ἀπό τινος χήρας γυναικὸς κ. τ. λ.

Le texte grec continue en racontant les divers efforts faits par Valentinien pour amener Rhodanus à restituer les biens injustement ravis; ce que l'arménien exprime en termes fort sommaires (Երիցս Հրամայեաց, եւ ոչ դարձոյց . . .). Malalas sert de source aux autres chroniqueurs byzantins (Chronique pascale, Cédrénus etc.) qui rapportent l'aventure du grand eunuque Rhodanus. Les historiens plus anciens ne la connaissent pas.

XII.

Moïse de Kh. III, 29.	Malalas, p. 341—342.
. . . Հիւանդացեալ Վաղենտիանոս	. . . Βαλεντινιανὸς νόσῳ βληθεὶς μετὰ χρόνον ἐτελεύτα
ի բերդին որ կոչի Բերգիտիոն վճարի ի կենցաղոյս,	ἐν καστελλίῳ Βιργιτιώνων[1]) . . .
եղբօրն փոխանորդելով զտէրութիւնն։	Καὶ ἐβασίλευσε ὁ θειότατος Βάλης ὁ ἀδελφὸς

1) . . . ἐν φρουρίῳ ᾧ προσωνυμία Βεργιτίων. Socrate, IV, c. 30.

	Βαλεντινιανοῦ . . . Ὅτε γὰρ ἐτελεύτα Βαλεντινιανὸς ὁ αὐτοῦ ἀδελφός, οὐκ ἦν ἐν Κωνσταντινουπόλει ὁ Βάλης, ἀλλ'ἦν πέμψας αὐτὸν ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ
Յետ բարեբախտագոյն	*ἐν τῇ ζωῇ αὐτοῦ πολεμῆσαι*
Վաղեսի պատերազմաւ Գթացն յաղթութեամբ	*εἰς τὸ Σίρμιον πρὸς τοὺς Γότθους· οὕστινας νικήσας κατὰ κράτος*
դարձի . . .	*ὑπέστρεψε . . .*

La comparaison des textes provoque immédiatement deux observations:

1° Moïse de Khoren et J. Malalas commettent tous les deux une grave erreur historique en faisant de Valens le successeur de Valentinien. Valens était déjà dans la douzième année de son règne lorsque son frère mourut (375). Ils avaient été en effet proclamés la même année (364), et s'étaient partagé l'empire de telle sorte que Valentinien gouvernait les provinces occidentales et Valens les provinces orientales. A partir de ce moment «l'empire est irrévocablement divisé, car l'unité ne sera rétablie par Théodose que durant quelques mois.» [1]) Valens n'eut donc point à s'occuper de la succession de Valentinien, qui donna lieu à un partage de l'Occident entre ses deux fils Gratien et Valentinien II. Le chroniqueur grec et l'his-

---

[1]) Duruy, Hist. des Romains, t. VII. p. 397.

torien arménien sont donc en complet désaccord avec l'histoire réelle. [1])

2° En regardant de près les deux textes, arménien et grec, on voit facilement que le premier n'est qu'un abrégé du second. Après nous avoir dit que l'empire passa au frère de Valentinien, Moïse de Khoren nous parle immédiatement du r e t o u r (դարձ) de Valens; le grec seul nous fait bien comprendre ce détail en nous racontant que Valens n'était pas à Constantinople lorsqu'il fut proclamé empereur, que son frère l'avait envoyé faire la guerre aux Goths, mais qu'il r e v i n t (*ὑπέστρεψε*) après les avoir vaincus. Abstraction faite de la non historicité des faits rapportés par les deux auteurs, un pareil indice témoigne de la dépendane de l'arménien vis-à-vis du grec.

XIII.

Moïse de Kh. III, 33.	Malalas, p. 343.
. . . (*Վաղէս*)	. . . *τοῦ οἰκήματος τοῦ ἀγροῦ*
Հրակէզ եղեալ յԱդրիանուպոլիս	*ἀδήλως ἀναφθέντος καὶ ἀναφθέντων τῶν σκαλῶν νυκτός.*
սատակեցաւ։	*ἀπώλετο (Βάλης) μετὰ τῶν κουβικουλαρίων καὶ σπαθαρίων αὐτοῦ.*

[1]) Moïse de Khoren s'approprie si bien l'ordre de succession admis par Malalas, qu'il fait aller deux fois saint Nersès à Byzance, d'abord sous Valentinien (qui résidait du reste en Occident), puis sous Valens (III. c. 21 et 29). Fauste de Byzance ne connaît qu'un seul voyage de saint Nersès à Constantinople (IV, c. 5 et suivants).

Ce qui importe ici, ce n'est point la ressemblance des textes, mais la manière dont la mort de Valens est rapportée. On sait que cet empereur disparut pendant la funeste bataille d'Andrinople (9 août 378); blessé par une flèche, il avait été, dit-on, porté dans une chaumière à laquelle les Goths mirent le feu. Nos deux auteurs ne parlent pas de la bataille; le récit de Malalas, assez obscur du reste, l'exclut même complètement: Valens, nous dit-il, s'était transporté à Andrinople en vue d'une construction; la chaumière dans laquelle il se trouvait logé prit feu sans qu'on sache comment (*ἀδήλως*), et, l'escalier ayant été consumé par les flammes, l'empereur périt avec toute sa suite. Moïse, pour parler de la mort de Valens, ne semble pas avoir eu d'autre source que le chroniqueur grec; et ce qui tendrait encore à le prouver, c'est que les phrases qui suivent immédiatement dans le texte arménien sont, comme on va le voir, littéralement traduites de Malalas.

XIV.

Moïse de Kh. III, 33.	Malalas, p. 344, l. 19—20.
Սա քակեաց զմեհեանս կռոցն	*Τοὺς δὲ ναοὺς τῶν Ἑλλήνων πάντας κατέστρεψεν*
մինչեւ յատակս՝	*ἕως ἐδάφους ὁ αὐτὸς Θεοδόσιος βασιλεύς.*
զփակեալսն ի սրբոյն Կոստանդիանոսէ,	[*Κωνσταντῖνος . . . τὰ ἱερὰ μόνον ἔκλεισεν καὶ τοὺς ναούς . . .*][1])

·) Les mots entie crochets [ ] comblent une

	Malalas, p. 345, l. 12—19.
	. . . τοὺς τρεῖς ναοὺς τοὺς ὄντας ἐν Κονσταντινουπόλει . . . καταλύσας . . .
զանուանեալն Արեգական	τόν τοῦ Ἡλίου ναόν . . .
եւ Արտեմեայ	τὸν τῆς Ἀρτέμιδις ναόν . . .
եւ Ափրոդիտեայ	τὸν τῆς Ἀφροδίτης ναόν . . .
ի Բիւզանդիոն .	
	Malalas, p. 344, l. 20—23.
աւերեաց նոյնպէս զտաճարն	ὁμοίως δὲ καὶ τὸ ἱερὸν
Դամասկի, եւ արար եկեղեցի .	Δαμασκοῦ ἐποίησεν ἐκκλησίαν χριστιανῶν·
նոյնպէս եւ զտաճարն	κατέλυσε δὲ καὶ τὸ ἱερὸν
Իլուզ[1]) քաղաքի	Ἡλιουπόλεως
զԼիբանոսի	[τὸ τοῦ Βαλανίου,][2])

---

lacune dans le texte actuel de Malalas; ils sont empruntés à la Chronique pascale (p. 303 D), dont l'auteur avait sous les yeux un texte non encore abrégé; cf. du reste Malalas, p. 324, l. 1—4. Dans l'arménien le cod. Lambr. ajoute après զփակեալն le mot միայն, qui manque dans l'éd. de Venise, mais appartient certainement au texte primitif (τὰ ἱερὰ μόνον ἔκλεισεν). Nouvelle preuve, après celles déjà fournies à M. Norayr par l'étude des sources (Քննասէր, II, p. 39, 40, etc.), que le cod. Lambr., malgré ses interpolations, peut cependant contenir de très-bonnes leçons.

[1]) Var. Իլիու (Venise, 1865).

[2]) Rétabli dans le texte d'après la Chron. pasc. (p. 303 D), où il correspond au զԼիբանոսի de Moïse de Khoren. Laquelle des deux leçons mérite la préférence? C'est là une question fort difficile à élucider, et qui demanderait une étude spéciale. Le «célèbre Trilithon» dont il s'agit dans notre passage, est sans aucun doute le temple du Soleil à Héliopolis, aujourd'hui Baalbek (Renan, Mission de

զմեծ եւ զհռչակաւոր	*τὸ μέγα καὶ περιβόητον*
զԵրեքքարեանն ։	*τὸ λεγόμενον Τρίλιθον.*[1])

XV.

Moïse de Kh. III, 39.	Malalas, p. 347.
Բայց Պապայ լուեալ եթէ	
մեծն Թէոդոս	*Ὁ δὲ αὐτὸς Θεοδόσιος βασιλεὺς*
եւ ի Բիւզանդիոյ	*ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως ἐξελθὼν*
ի Հռովմ կոյս,	*ἐπὶ Ῥώμην*
եւ մտեալ ի Թեսաղոնիկ	*εἰσῆλθεν ἐν Θεσσαλονίκῃ πόλει·*

Phénicie, p. 314 sv.). Malalas nous raconte ailleurs comment cette «merveille du monde» (*θέαμα*, p. 280) fut construite par Antonin le Pieux et consacrée à Jupiter, et il veut certainement parler du grand temple de Baalbek, et non du petit, dit temple de Jupiter. Il n'y a pas d'apparence que le temple du Soleil ait pu être consacré au Liban, car nous ne trouvons d'autre trace du dieu Liban, ou plutôt d'un Baal du Liban (בעל לבנן), qu'une inscription sur les débris d'un vase de bronze qui date peut-être du IXe siècle avant notre ère (Corpus inscriptionum semiticarum. Pars I, Tom. I, p. 22 sv.). Il est possible que la leçon *զԼիբանանուի* repose sur la fausse interprétation d'une phrase comme celle que nous lisons dans Malalas, p. 280: *ἔκτισεν ἐν Ἡλιουπόλει τῆς Φοινίκης τοῦ Λιβάνου ναὸν τῷ Διὶ μέγαν.* Quant au *Βαλανιος* de la Chronique pascale, nous ignorons la provenance de ce mot, qui ne se rencontre pas ailleurs et soulève bien des difficultés. Voir les explications de Renan (Mission de Phénicie, p. 320), de Baudissin (Jahveh et Moloch, p. 35), etc.

[1]) Pour rendre plus facile au lecteur la comparaison des textes, nous avons dû intervertir l'ordre des deux dernières phrases. Chez Malalas, elles se succèdent ainsi: *Κατέλυσε — Τρίλιθον,* puis *ὁμοίως — χριστιανῶν.*

Հանդերձ սպայիւն,	καὶ τοῦ ὄντος μετ' αὐτοῦ στρατιωτικοῦ πλήθους
եւ յաղագս իջավանին	διὰ μιτᾶτα ταράξαντος τὴν πόλιν,
եղեւ խռովութիւն ընդ նա եւ ընդ քաղաքացիսն,	ἐστασίασαν καὶ ὕβρισαν τὸν βασιλέα οἱ Θεσσαλονικεῖς. Καὶ θεωρήσας ἱππικὸν
եւ մարտ խռովութեան,	ἐν τῇ αὐτῇ πόλει γέμοντος
եւ յաղթեալ ինքնակալին՝	τοῦ Ἱππικοῦ ἐκέλευσε τοξευθῆναι·
սատակեաց ի քաղաքացեացն	καὶ ἀπώλετο πλῆθος
արս հնգետասան հազար։	χιλιάδων δεκαπέντε.

Encore une fois nous trouvons Moïse de Khoren et Malalas d'accord entre eux, mais en complète opposition avec ce qui semble historiquement établi. D'abord il est certain que Théodose n'était pas à Thessalonique lorsqu'eurent lieu les événements ici racontés. L'empereur apprit à Milan la sédition qui avait coûté la vie au commandant de la garnison de Thessalonique, et ce fut de Milan, — les lettres de S. Ambroise sont là pour nous l'attester —, qu'il envoya froidement l'ordre de massacrer la population de la ville. Quant aux causes de la sédition, Malalas et les chroniqueurs qui dépendent plus ou moins directement de lui, comme Théophane (VIII[e] s.) et Cédrénus (XI[e] s.), sont les seuls qui mettent en avant une rixe au sujet du logement (*μιτᾶτα*) des troupes. Il en est de même pour le nombre des victimes. Malalas est le premier qui en porte

le chiffre à 15.000, et il est suivi par Zonaras (XIIe s.). Théodoret, plus ancien et plus digne de foi, ne parle que de 7000 morts. Cédrénus donne les deux chiffres, mais semble préférer le plus faible: «7000, quelques uns disent 15.000.»

XVI.

Moïse de Kh. III, 41.	Malalas, p. 348.
Իսկ մեծն Թէոդոս	Ὁ δὲ αὐτὸς Θεοδόσιος βασιλεὺς ποιήσας πρόκενσον
ելեալ ի պատերազմ,	ἀπιὼν ἐπὶ πόλεμον,
ի Միդուլանոն հիւան-դացեալ	ἐν Μιζουλάνῳ ἠῤῥώστησε
մեռաւ . . .	καὶ τελευτᾷ κ. τ. λ.

Dans ce dernier passage, la seule chose qui importe et dont nous puissions tirer quelque conséquence, c'est le nom de la ville où mourut Théodose. Pourquoi, au lieu de désigner Milan par la forme régulière Մեդիոլանոն que lui offrait la Chronique d'Eusèbe, [1]) Moïse de Khoren a-t-il choisi une orthographe qui rappelle tellement le *Μιζουλάνον* de Malalas? [2]) Si nos lecteurs ont interprété comme nous les comparaisons qui précèdent, ils n'hésiteront pas à corriger,

---

1) Ed. Aucher, in fol., II, p. 168.

2) Cette forme, due vraisemblablement à une prononciation syriaque, se retrouve encore deux fois chez Malalas (p. 297, l. 22, et p. 298, l. 1), qui fait assassiner Valérien à Milan (confondant avec Gallien), et ignore sa captivité chez les Perses! Se rappeler que Moïse de Khoren n'a pas davantage entendu parler de cette captivité, et se borne à nous dire que Valérien ne vécut pas longtemps (Նա եւ ոչ յերկարէ զկեանսն. II. 76).

d'après le grec, Միդուլանոն en Միզուլանոն. Et ils auront d'autant plus raison de le faire, que Միդուլանոն est déjà une correction des éditeurs et ne se trouve dans aucun manuscrit. Voici en effet ce que nous lisons dans une note de l'édition de Venise (1865): "Աձեռայն օրինակք ի Միւզուդանոն կամ Միզուդանոն կամ Միւզուդանոն կամ Միզուդանոն կամ Միպալուդանոն.„ Cette dernière leçon provient certainement d'une faute de lecture: Միպլուդանոն, qu'il fallait lire Միզուդանոն ou Միզուդանոն, mais non pas Միպալուդանոն. On voudra bien reconnaître maintenant que notre correction n'est pas trop hardie.

Cependant, nous ne croyons pas que Միզուլանոն soit la leçon originale du texte arménien. Remarquez que, dans les cinq variantes présentées par l'édition de Venise, les deux dernières syllabes sont toujours -դանոն. Il faut tenir compte de cette unanimité; ce qui sera facile en supposant que le traducteur arménien a lu *MIZOYΔANON* au lieu de *MIZOYΛANON* et a transcrit Միզուդանոն. La ressemblance du *Δ* et du *Λ* a souvent amené de pareilles erreurs, et celle-ci met hors de doute la provenance du texte arménien.

La conclusion qui ressort de l'ensemble de ces rapprochements, nous paraît se dégager avec assez de clarté pour qu'il soit superflu d'ajouter une démonstration quelconque. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que le texte arménien dérive directement du texte grec affronté. Par conséquent Moïse de Khoren a connu et utilisé la Chronique de Malalas.

Une objection, une seule, pourrait, si elle était fondée, venir infirmer un pareil résultat. Il est donc utile d'y répondre, même avant qu'elle soit formulée. Moïse de Khoren, diront certainement nos contradicteurs, n'a pas eu sous les yeux le livre de Malalas; il n'a fait que mettre à profit les mêmes documents que le chroniqueur grec. En d'autres termes, Moïse et Malalas ont puisé à une source commune. L'objection serait de poids, si seulement le moindre indice nous révélait l'existence d'une telle source; sinon, nous nous trouvons en face d'une hypothèse sans fondement. Or cet indice, nous l'avons cherché avec le plus grand soin, en soumettant à une étude minutieuse chacun des passages allégués. Notre recherche a été vaine. Pour aucune des citations caractéristiques nous n'avons pu remonter au delà de Malalas. Et notez qu'il ne s'agirait pas d'un simple fragment, d'une source peu considérable. Le document dont il nous faudrait prouver l'existence, devait, à en juger par les extraits que nous possédons, s'étendre au moins de la mort de l'empereur Tacite (276; N°. II) à la mort de Théodose le Grand (395; N°. XVI). Le fait qu'il n'en subsiste aucune trace, directe ou indirecte, suffirait à lui seul pour nous faire écarter l'hypothèse d'une source commune.

En revanche les passages grecs cités se ressemblent par bien des points: tendance anecdotique, langue incorrecte et barbare, emploi de mots latins, etc.; autant de traits qui s'appliquent à l'œuvre entière de Malalas et servent à la caractériser. La traduction

arménienne reproduit souvent les particularités du style syro-grec de la Chronique.

Une erreur d'ordre plus général, commise par Moïse de Khoren, montre peut-être mieux encore qu'il dépend de la Chronique de Malalas, et non d'un écrit antérieur. Nous avons vu sous le N°. XII qu'il donne Valens pour successeur à Valentinien, et qu'il est en cela d'accord avec le chroniqueur grec. Or les bévues de ce genre sont un des caractères distinctifs du livre de Malalas, qui, seul entre tous les historiens de l'empire romain, n'admet guère que deux empereurs aient pu régner en même temps. C'est ainsi qu'à Théodose il fait succéder Honorius, et, après la mort d'Honorius, Arcadius.[1]) Il range également dans l'ordre suivant les prédécesseurs de Constantin: Dioclétien, après son abdication, a pour successeur Maximien Hercule, qui abdique à son tour et laisse le trône à Maxence (c. à d. Galérius); puis viennent successivement Constance Chlore, après la mort de Constance Chlore, Licinius, et après la mort de Licinius, Constantin le Grand.[2])

Nous croyons avoir, par ces considérations que nous pourrions, s'il était nécessaire, développer davantage, écarté tout recours à la supposition d'une source commune. Nous revenons donc, avec plus de sûreté, à l'affirmation déjà énoncée: Moïse de Khoren a fait de nombreux emprunts à la

---

1) Malalas, p. 349 sv.
2) Malalas, p 311 sv.

Chronique de Jean Malalas, qui date au plus tôt du dernier tiers du VIe siècle.[1]) Si nous ne connaissions pas d'autres sources de l'Histoire d'Arménie, nous pourrions conclure que ce livre n'a pu être écrit avant la fin du VIe siècle ou le commencement du VIIe siècle. Mais la date de la version arménienne de Socrate nous a déjà fait descendre un siècle plus bas, et rien n'est survenu qui soit de nature à modifier les résultats précédemment obtenus. Nous ne voulons donc demander à la présente étude qu'une confirmation de ces résultats. L'impossibilité de placer la composition de l'Histoire d'Arménie à la fin du Ve ou au commencement du VIe siècle est désormais positivement établie; et si la date traditionnelle ne peut plus être défendue, nous ne voyons aucune raison vraiment scientifique qui nous empêche de l'abaisser jusqu'au VIIIe siècle.

Paris, 31 décembre 1893.

---

1) La découverte possible, sinon probable, d'une traduction arménienne de Malalas, nous fournirait certainement une date plus basse.



VI.

Moïse de Khoren et Procope.

Salluste, l'historien de la guerre contre Jugurtha, se trouve amené à nous donner son opinion sur l'origine des Maures.[1]) Ils descendent selon lui des Perses, des Mèdes et des Arméniens qui faisaient partie de l'armée d'Hercule, et qui passèrent d'Espagne en Afrique après la mort de ce héros.[2]) Cinq siècles plus tard le Grec Procope, racontant la guerre de Justinien contre les Vandales, traite la même question, mais en auteur chrétien qui connaît sa Bible. Pour lui les ancêtres des Maures ne sont autres que les Cananéens, qui, chassés de leur pays par la conquête israélite, sont allés s'établir sur la côte nord de l'Afrique. Un fait important vient corroborer sa manière de voir. Il existe, dit-il, à Tigisis (*Τίγισις*), ville de la

---

[1]) De bello Jugurth. XVIII.

[2]) Saint-Martin a consacré un long mémoire à défendre, au moins dans ses grands traits, l'opinion de Salluste; cf. Observations sur un passage de Salluste relatif à l'origine persane des Maures, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XII, p. 181 - 256.

Numidie, une inscription phénicienne portant ces mots: Nous sommes ceux qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé.[1])

Un monument de cette nature devait forcément éveiller l'attention des historiens. Aussi l'inscription dont parle Procope a-t-elle été mainte fois citée, commentée, discutée. Aujourd'hui personne n'en défend plus l'authenticité; et, parmi les savants modernes, nous ne connaissons guère que P. Schroeder qui soit tenté de l'admettre.[2]) Mais, malgré tout l'intérêt que pourrait offrir l'examen d'un pareil sujet, nous ne pouvons songer à l'aborder ici. La seule chose qui nous importe, c'est l'origine et la provenance du récit de Procope.

Le premier en date des historiens qui ont reproduit ce récit, est Evagrius, vers la fin du VI[e] siècle. Comme Procope, il rattache le fait à l'expédition de Bélisaire contre les Vandales, mais il commence par nous dire que jusqu'à Procope personne n'avait entendu parler de cela.[3]) Il n'en ajoute pas moins une foi entière au témoignage de Procope, celui-ci déclarant qu'il a lu lui-même l'inscription.[4]) Nous ne trouvons, il est vrai, rien de pareil

---

[1]) *Ἡμεῖς ἐσμεν οἱ φυγόντες ἀπὸ προσώπου Ἰησοῦ τοῦ λῃστοῦ υἱοῦ Ναυῆ.* Procope, De bello Vandalico, II, 10.

[2]) P. Schroeder, Die phönizische Sprache, pag. 3.

[3]) *Φησὶ δὲ (Προκόπιος) καὶ ἕτερον, ἥκιστα μὴν ἱστορηθὲν ἄχρις αὐτοῦ...* Evagr. Hist. eccles. IV, 18.

[4]) . . . *ὅπερ καὶ ἀναγνῶναι φησὶ τοῖς φοινίκων γράμμασι συγκείμενον.* Ibid.

dans le texte auquel renvoie Evagrius. Pour expliquer son affirmation, nous n'avons cependant pas besoin de supposer qu'il avait un texte différent du nôtre, ou bien qu'il disposait de renseignements aujourd'hui perdus pour nous. Il suffit de lire attentivement le récit de Procope pour reconnaître que nous avons affaire à un témoin. Nous savons qu'il a pris part à la campagne d'Afrique comme attaché, nous dirions aujourd'hui à l'état-major de Bélisaire; il resta même dans la province reconquise sur les Vandales après le départ de l'illustre général. Dans ses courses à travers le pays, il a certainement visité la ville de Tigisis, et vu la vieille forteresse (*φρούριον*) que l'on disait avoir été construite par les Cananéens. C'est là qu'il vit également les deux stèles ou colonnes de marbre blanc, sur lesquelles était gravée en caractères phéniciens et dans la langue des Phéniciens[1]) l'inscription qu'il rapporte. Il sait que ces stèles se trouvent près de la grande fontaine de Tigisis.[2]) Tous ces détails doivent être d'une rigoureuse exactitude et trahissent le témoin oculaire. Ils concordent pleinement avec l'état actuel des lieux. Le site de Tigisis a été reconnu au village actuel de Taourga, à une

---

[1]) *Ἔνθα στῆλαι δύο ἐκ λίθων λευκῶν πεποιημέναι ἄγχι κρήνης εἰσὶ τῆς μεγάλης, γράμματα Φοινικικὰ ἐγκεκολαμμένα ἔχουσαι τῇ Φοινίκων γλώσσῃ λέγοντα ὧδε.* De bell. Vand. II, 10.

[2]) Un peu plus loin (c. 13) il est de nouveau question de la fontaine de Tigisis, dont la situation est fort exactement décrite.

vingtaine de kilomètres au S. E. de Dellys.[1]) Au pied des ruines de la vieille forteresse, jugée aujourd'hui encore presque inaccessible, la grande fontaine continue de couler. Dans le mur qui l'enclôt, des débris antiques, dont un bas-relief déjà publié, sont encastrés.[2]) On y découvrira peut-être un jour les deux stèles avec inscription punique que vit Procope.

Celui-ci était bien incapable de déchiffrer une inscription phénicienne ou carthaginoise, et il est plus que probable que tous les gens du pays se trouvaient, à cette époque, dans le même cas. Nous sommes donc forcés d'admettre qu'il aura été la dupe de quelque prétendu savant local qui, sans doute après un entretien sur l'origine cananéenne des Maures, lui aura montré et expliqué une inscription de nature à le confirmer dans ses idées. Procope n'a pas été le dernier à qui soit arrivée pareille aventure. Quoi qu'il en soit, il inséra en toute confiance sa découverte archéologique dans son livre sur la guerre des Vandales qui fut publié vers 550 ou 551.[3])

Ce n'est donc point une tradition courante qui a été reproduite par Procope; c'est un fait nouveau qu'il a rapporté de ses campagnes d'Afrique et dont il enrichit les connaissances humaines. Evagrius a raison

---

1) Plusieurs savants modernes, dont Movers, confondent encore Tigisis avec Tingis (Tanger.) Cette erreur paraît remonter à la traduction latine du texte de Procope par Grotius.

2) Ch. de Vigneral, Ruines romaines de l'Algérie. Kabylie du Djurdjura. Paris. 1868, p. 8 sv.

3) Krumbacher, Gesch. der byz. Litter. p. 42.

de dire qu'avant lui personne n'avait parlé de cette inscription. Mais alors la question se présente comme très-importante au point de vue de la critique des sources de Moïse de Khoren. Celui-ci nous raconte en effet (I, 19) que les Cananéens fuyant devant Josué se réfugièrent à Agras (?), et que le fait est attesté par l'inscription suivante, que l'on peut voir aujourd'hui encore en Afrique, gravée sur des colonnes: Nous, princes des Cananéens, mis en fuite par le brigand Josué, sommes venus habiter ici.[1])

Au premier aspect, nous trouvons bien là un extrait du récit de Procope. Une comparaison minutieuse des textes fait cependant ressortir quelques différences dignes d'être prises en considération. D'abord le mot Cananéens ne figure pas dans le passage de Procope, où sont seulement cités deux peuples de la Palestine, les Gergéséens et les Jébuséens (*Γεργεσαῖοί τε καὶ Ἰεβουσαῖοι*). Les fugitifs n'y sont pas non plus qualifiés princes (նախարարք); c'est le peuple tout entier (*ὁ λαός*) qui abandonne le pays. D'après Procope la contrée où se réfugient les Cananéens est la Libye (*εἰς Λιβύην ἐστάλησαν*); Moïse, au contraire, qui emploie ailleurs le mot Լիբիէ (II, 2), se sert ici d'autres expressions: Ագռաս, que nous expliquerons plus loin, et ափրիկեցիք; ces termes ne se retrouvent plus dans l'Histoire d'Arménie. Il n'est pas dit par Moïse que les colonnes

---

1) Ի Յեսուայ գողոյ փախուցեալ մեք նախարարքս Քանանացւոց եկաք բնակել աստ։

étaient au nombre de deux et Josué n'est point appelé fils de Navé dans le texte arménien de l'inscription. Nous pourrions encore ajouter quelques menus détails; mais ce qui précède est déjà plus que suffisant. Pour quiconque a étudié la manière dont Moïse de Khoren utilise ses sources, il est clair que le récit de l'historien arménien ne dérive pas directement de celui de Procope. En d'autres termes, le livre de Procope n'a point servi de source à Moïse de Khoren. Entre les deux auteurs, il y en a un troisième qu'il s'agit maintenant de chercher.

Parmi les historiens qui ont reproduit le fait avancé par Procope et le texte de l'inscription, les uns, comme Evagrius[1]) et Théophane[2]) (vers 810), abrègent exactement leur modèle et ne changent rien à l'inscription; d'autres, au contraire, par exemple les extraits attribués par Cramer à Jean d'Asie[3]) et le Dictionnaire de Suidas,[4]) modifient certaines parties du récit et donnent un autre texte de l'inscription: Nous sommes des Cananéens qu'a mis en fuite le brigand Josué.[5]) C'est parmi ces derniers que nous trouverons la source de Moïse de Khoren.

La nouvelle formule de l'inscription ne porte point fils de Navé, mais elle a le

---

1) H. E. IV, 18.

2) Chronographia, ed. C. de Boor, I., 200.

3) Cramer, Anecdota graeca paris. II. 389.

4) Article *Χαναάν*. Ed. Bernhardy, II, 2, col. 1593 et sv.

5) *Ἡμεῖς ἐσμεν Χαναναῖοι, οὓς ἐδίωξεν Ἰησοῦς ὁ λῃστής.*

mot Cananéens. Si Moïse a traduit par Նախարարքն Քանանացւոց, il y était autorisé par son modèle. En effet, les deux textes de Cramer et de Suidas ne disent point que tout le peuple a pris part à l'émigration, mais seulement les chefs (Cramer: *οἱ δυνάσται*, Suidas: *βασιλεῖς καὶ δυνάσται.*)

Les lignes qui servent de préambule à l'inscription donnent également lieu à des rapprochements intéressants. Et comme le texte de Suidas est de beaucoup le plus complet, c'est lui que nous allons mettre en regard de l'arménien de Moïse de Khoren.

Moïse de Kh. I. 19.	Suidas, s. v. *Χαναάν.*
Ի սատակել սորա զՔանանացիսն՝	. . . *ἐκβαλὼν πάντας τοὺς βασιλεῖς καὶ δυνάστας τῶν ἐθνῶν. οἵτινες ὑπ' αὐτοῦ διωκόμενοι διὰ τῆς παραλίου Αἰγύπτου τε καὶ Λιβύης*
անցին ի սահմանէ փախըստականք	*κατέφυγον*
յԱգռաս	*εἰς τὴν τῶν Ἄφρων*
նաւելով ի Թարսիս.	*χώραν . . .*
եւ յայտնի դրոշմամբ, որ յարձանս ափրիկեցւոց աշխարհին գրեալ	*καὶ ἐν πλαξὶ λιθίναις ἀναγραψάμενοι τὴν αἰτίαν δι' ἣν ἀπὸ τῆς Χαναναίων γῆς ᾤκησαν τὴν Ἀφρικήν.*
կան մինչեւ ցայսօր ժամանակի արդարապէս այսպէս.	*καὶ εἰσι μέχρι νῦν αἱ τοιαῦται πλάκες ἐν τῇ Νουμιδίᾳ, περιέχουσαι οὕτως.*[1])

---

[1]) Le texte publié par Cramer est évidemment un extrait de celui qu'a transcrit Suidas Le voici: *Οἱ*

Suit, dans le grec et l'arménien, l'inscription déjà étudiée. La comparaison de ces deux textes provoque les observations suivantes:

1° Le mot Ագուաս dans lequel on avait depuis longtemps reconnu l'Afrique, se trouve maintenant expliqué par le grec *εἰς τὴν τῶν Ἄφρων χώραν.*[1]) Je crois très probable qu'il y a là une faute de lecture commise par le traducteur arménien. Sinon il y aurait lieu de corriger Ագուաս en Ափրաս ou Ափրուս. Ce qui est certain, c'est que Ագուաս ne provient pas de Ափրիկէ, comme on l'a parfois prétendu.

2° La différence la plus notable entre les deux textes concerne la route suivie par les Cananéens fugitifs. D'après le grec de Suidas, ils prennent la voie de terre et arrivent en Afrique après avoir longé le littoral (*παράλιος*) de l'Egypte et de la Libye. Moïse de Khoren, au contraire, les fait naviguer vers Tharsis. Il n'est pas douteux que nous ne retrouvions là une de ces réminiscences bibliques[2]), dont Moïse enrichit si volontiers les sources qu'il utilise.[3])

δυνάσται τῶν ἐθνῶν ὑπὸ Ἰησοῦ τοῦ Ναυῆ διωκόμενοι, καὶ μὴ προσδεχθέντες παρ' Αἰγυπτίων, εἰς τὴν τῶν Ἄφρων χώραν μετοικήσαντες ἐπέγραψαν. Suit l'inscription que nous avons donnée plus haut.

[1]) Procope: *εἰς Λιβύην ἐστάλησαν.* Théophane dit encore, au commencement du IXe siècle: . . . *τὴν ἑσπέριον Λιβύην, τὴν τῶν Ἄφρων καλουμένην χώραν.* Chronographia, ed. C. de Boor, I, p. 93.

[2]) Նաւել ի Թարսիս. Jonas, I, 3.

[3]) Signalons en passant une autre addition de l'historien arménien. D'après lui tous les chefs Cananéens ne naviguent pas vers Tharsis. Un d'entre eux, l'illustre Cananidas (Յորոց մի եւ Քանանիդաս . . .), prend une direction opposée et vient en Arménie fonder une des grandes familles de ce pays

3° Les mots *ᾤκησαν τὴν Ἀφρικὴν* explique la fin de l'inscription d'après Moïse: nous sommes venus habiter ici.

4° Il n'est pas possible, en comparant la dernière phrase de chacun des deux textes, d'en méconnaître la ressemblance, presque l'identité.

Nous sommes donc amenés à constater l'étroite parenté qui existe entre le texte de Suidas et celui de Moïse de Khoren. Nous disons parenté, non pas dépendance. D'abord Moïse n'a pu mettre à profit l'ouvrage de Suidas, qui écrivait vers le milieu du X[e] siècle.[1]) Des raisons qu'il est inutile de développer ici nous empêchent de faire descendre aussi bas la date de la composition de l'Histoire d'Arménie. Ensuite certaines particularités nous font penser que l'auteur arménien n'avait pas sous les yeux un texte tout à fait pareil à celui du lexicographe grec. Par exemple, l'inscription qui chez Procope et Moïse est gravée sur des colonnes (*στῆλαι*, **արձանք**), l'aurait été sur des plaques de pierre (*ἐν πλαξὶ λιθίναις*) d'après le texte donné par Suidas.[2]) En revanche le même texte dit des plaques, comme Moïse des colonnes, sans en fixer le nombre comme Procope (*στῆλαι δύο*.)

Il nous faut donc recourir à l'hypothèse d'une source commune pour les deux auteurs. Moïse et Suidas suivent tous les deux une

---

C'est encore là un procédé d'arménisation des sources dont notre auteur est coutumier.

[1]) Krumbacher, Gesch. der byz. Litt., p. 261.

[2]) *Πλάξ*, table de pierre, plaque, correspond à l'arménien **տախտակ**.

nouvelle rédaction du récit de Procope, faite vraisemblablement de mémoire par quelque chroniqueur; et chacun aura sans doute apporté quelques modifications au texte qu'il avait sous les yeux.

Quelle est cette source commune? Nous ne possédons à cet égard aucun renseignement. Nous admettrions volontiers qu'il s'agit d'un fragment perdu de la Chronique de Malalas, copiée de temps en temps par Suidas, et dont le texte actuel est bien écourté à l'endroit où devraient être racontées les campagnes de Bélisaire.[1])

Quoi qu'il en soit, notre étude nous conduit à un résultat positif. Moïse s'est servi d'une rédaction postérieure à celle de Procope, et cette dernière n'est point antérieure au milieu du VI[e] siècle. Comme personne avant Procope n'a parlé de l'inscription des

---

[1]) Malalas raconte en effet avec assez de détails l'usurpation de Gélimer (p. 459), qui donna lieu à la guerre; plus loin (p. 478) il nous dit comment Bélisaire amena le roi des Vandales prisonnier à Constantinople. Mais pas un mot sur les opérations militaires qui aboutirent à la conquête de l'Afrique. Il y a certainement là une lacune. — L'emploi de *Ἄφροι* dans le texte de Suidas paraît également nous ramener à Malalas. Ce mot (= Afri) est étranger au grec classique et ne figure pas encore dans Procope. Le Dictionnaire des noms propres grecs de Pape (3. Auflage, neu bearbeitet von Dr. Benseler, 1884.) s. v. *Ἄφροι*, renvoie uniquement à Suidas. Or ce mot, latin d'origine et d'un usage si peu commun dans le grec du VI[e] siècle, ne se rencontre pas moins de cinq fois dans le fragment de Malalas relatif aux événements qui décidèrent Justinien à entreprendre la guerre contre les Vandales (p. 459). Il est difficile de ne voir là qu'une simple coïncidence.

